



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

**André Durand présente**

## **“La nuit”** (1958)

**récit autobiographique d'Élie Wiesel**

(163 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis une analyse de :

- la place du livre dans la littérature de l'Holocauste (page 9)
- la genèse (page 11)
- l'intérêt de l'action (page 14)
- l'intérêt littéraire (page 17)
- l'intérêt documentaire (page 24)
- l'intérêt psychologique (page 31)
- l'intérêt philosophique (page 35)
- la destinée de l'œuvre (page 38).

**Bonne lecture !**

# Résumé

## Chapitre I

Le narrateur est Éliezer, un jeune adolescent juif, studieux et profondément pieux, dont la famille (son père, Chlomo, sa mère, ses sœurs, Hilda, Béa et Tsipora) appartenait à la communauté juive de la ville de Sighet, en Transylvanie, région de Roumanie, où elle vivait sans inquiétude. Il étudiait le Talmud chaque jour, et courait la nuit à la «*synagogue hassidique*» pour «*pleurer sur la destruction du Temple*». Voulant qu'on le guide «*dans l'étude de la Kabbale*», il trouva «*un Maître en la personne de Moché-le-Bedeau*», qui lui répétait : «*L'homme s'élève vers Dieu par les questions qu'il lui pose*».

Or, en 1942, la région étant devenue hongroise, «*on expulsa de Sighet les Juifs étrangers*», dont Moché-le-Bedeau. Ils furent entassés «*dans des wagons à bestiaux*». Ils «*furent vite oubliés, on disait qu'ils se trouvaient en Galicie où ils travaillaient*» et «*étaient même satisfaits de leur sort*».

Cependant, un Moché hagard reparut quelque temps plus tard à Sighet. «*Il ne chantait plus. Il ne me parlait plus de Dieu ou de la Kabbale, mais seulement de ce qu'il avait vu.*» Courant d'un foyer juif à l'autre, il racontait ce qui était arrivé aux déportés : «*en territoire polonais*», ils avaient «*été pris en charge par la Gestapo*», et, «*dans la forêt de Galicie, près de Kolomaye*», «*on leur fit creuser de vastes fosses*» ; puis, «*sans passion, sans hâte*», ils furent abattus. «*Chacun devait s'approcher du trou et présenter sa nuque. Des bébés étaient jetés en l'air et les mitraillettes les prenaient pour cibles.*» Il «*racontait l'histoire de Malka, la jeune fille qui agonisa durant trois jours, et celle de Tobie, le tailleur, qui implorait qu'on le tue avant ses fils*». Lui-même avait été «*blessé à la jambe, on le crut mort.*» Il répétait : «*Juifs, écoutez-moi. C'est tout ce que je vous demande. Pas d'argent, pas de pitié. Mais que vous m'écoutez.*» Il voulait que ses concitoyens juifs puissent se «*préparer pendant qu'il est encore temps*». Mais ce fut en vain : les juifs de Sighet «*refusaient non seulement de croire à ses histoires, mais encore de les écouter.*» Ils disaient : «*Il essaie de nous apitoyer sur son sort. Quelle imagination...*» Ou bien : «*Le pauvre, il est devenu fou. Et lui, il pleurait.*»

Au printemps 1944, alors qu'avançait l'Armée Rouge, le parti fasciste prit le pouvoir à Budapest, et survinrent les Allemands : «*Le verdict était déjà prononcé et les Juifs de Sighet souriaient encore.*» Mais, au septième jour de la Pâque, les Allemands arrêtaient les chefs de la communauté, assignèrent les juifs à domicile, confisquèrent leurs biens, et leur imposèrent le port de l'étoile jaune. Consulté sur la situation par des notables de la communauté, Chlomo Wiesel, qui avait des relations dans la police hongroise, tenta de dédramatiser la situation : «*"L'étoile jaune? Eh bien, quoi? On n'en meurt pas..." (Pauvre père! De quoi es-tu donc mort?)*». Les mesures répressives se succédèrent : restrictions de l'accès aux restaurants ou à la synagogue, couvre-feu à partir de six heures du soir. Il fut ensuite décidé de transférer tous les juifs de Sighet dans deux ghettos, dirigés conjointement comme une petite ville, possédant chacun son propre conseil, et où on continua à vivre dans «*l'illusion*». Puis les Allemands ordonnèrent la déportation, nouvelle qui fut accueillie avec incrédulité. Mais, un jour, des gendarmes hongrois hurlèrent : «*Tous les Juifs dehors!*» et, après une longue attente sous le soleil, le signal du départ donna «*de la joie, oui, de la joie*». Lentement, la procession quitta le ghetto, les gendarmes hongrois frappant les juifs sans distinction ni raison. Éliezer, dont la famille ne devait partir qu'avec le dernier convoi, était là «*sur le trottoir, à les regarder passer, incapable de faire un mouvement. Voilà le rabbin, le dos voûté, le visage rasé, le balluchon sur le dos. Sa seule présence parmi les expulsés suffisait à rendre cette scène irréelle. Il me semblait voir une page arrachée à quelque livre de contes, à quelque roman historique sur la captivité de Babylone, sur l'inquisition en Espagne. / Ils passaient devant moi, les uns après les autres, les maîtres d'étude, les amis, les autres, tous ceux dont j'avais eu peur, tous ceux dont j'avais pu rire un jour, tous ceux avec lesquels j'avais vécu durant des années. Ils s'en allaient déchus, traînant leur sac, traînant leur vie, abandonnant leurs foyers et leurs années d'enfance, courbés comme des chiens battus.*»

Le surlendemain, la famille d'Éliezer dut elle aussi partir, et il vit alors pour la première fois son père pleurer. «*C'est en cet instant que j'ai commencé à les [les gendarmes hongrois] haïr, et ma haine est la seule chose qui nous lie encore aujourd'hui. Ils étaient nos premiers oppresseurs. Ils étaient le premier visage de l'enfer et de la mort.*» Ils durent courir jusqu'à l'autre ghetto, où ils s'installèrent. «*On se serait cru en vacances. Le moral des gens n'était pas tellement mauvais : on commençait déjà*

à s'habituer à la situation. Dans la rue, on se laissait aller à tenir des discours optimistes.» - «Il n'y avait plus de riches, de notables, de "personnalités", seulement des condamnés à la même peine - encore inconnue.» Et, si l'«ancienne servante» de la famille, Maria, les «implora à chaudes larmes de venir dans son village», le père refusa.

Enfin, leur expulsion eut lieu, organisée par «le Conseil juif». Ils partirent vers la synagogue pour y passer vingt-quatre heures, avant d'être conduits à la gare où les «attendait un convoi de wagons à bestiaux» où ils furent entassés, «à raison de quatre-vingts personnes par wagon». Et le train s'ébranla.

## Chapitre II

Dans le wagon, où régnait une promiscuité intolérable et une terreur permanente, les déportés ne pouvaient s'allonger (ce qui n'empêcha pas des jeunes de s'accoupler), souffraient de la soif. Le train franchissant «la frontière tchécoslovaque», ils passèrent «sous l'autorité de l'Armée allemande», furent dépouillés de leurs derniers biens : «Nous étions tombés dans le piège, jusqu'au cou. Les portes étaient clouées, la route de retour définitivement coupée. Le monde était un wagon hermétiquement clos.»

«Une certaine Mme Schächter», une quinquagénaire autrefois paisible, dont le mari et les deux fils aînés avaient été déportés deux jours plus tôt, par erreur, et «qui avait perdu la raison», fut envahie par la vision d'un feu («Juifs, écoutez-moi : je vois un feu ! Quelles flammes ! Quel brasier !»), et ses cris étaient tels que «c'était comme si la folie allait s'emparer également de nous», et qu'il fallut lui mettre «un baïllon dans la bouche.»

Ils arrivèrent à une gare : «Auschwitz», qui était «le terminus», «un camp de travail» où il y aurait «de bonnes conditions», deux hommes du train, envoyés pour chercher de l'eau, revinrent en effet avec des nouvelles rassurantes : les familles ne seraient pas disloquées ; seuls les jeunes iraient travailler dans la fabrique, les vieillards et les malades seraient occupés aux champs. «Le baromètre de la confiance fit un bond». Après une journée d'attente, le train roula de nouveau, et, tandis que Mme Schächter criait encore au feu, ils virent «des flammes sortir d'une haute cheminée, dans le ciel noir» tandis qu'«une odeur abominable flottait dans l'air». «De curieux personnages, vêtus de vestes rayées», les forcèrent à sortir : ils étaient à Birkenau.

## Chapitre III

Le narrateur note : «Les objets chers que nous avons traînés jusqu'ici restèrent dans le wagon et avec eux, enfin, nos illusions.» Sur le quai, les S.S. séparèrent les hommes et les femmes, Éliezer et son père allant d'un côté, la mère et Tzipora d'un autre. La main du jeune garçon «se crispait au bras de [son] père». À lui, qui n'avait «pas encore quinze ans», «un détenu» conseilla de prétendre en avoir dix-huit, et, au père qui en avait cinquante, de prétendre en avoir quarante. Un autre détenu les apostropha violemment, leur reprochant d'être venus à Auschwitz, de ne pas savoir, en 1944, «ce qui se préparait ici», ce qu'ils ignoraient bel et bien. Et il leur révéla que la cheminée allait être leur «tombe», les «réduire en cendres». Éliezer entendit un déporté murmurer : «Il faut faire quelque chose. Il ne faut pas nous laisser tuer, ne pas aller comme le bétail à l'abattoir. Il faut nous révolter.», de jeunes hommes voulant «se jeter sur les gardiens armés», mais «les plus vieux imploraient leurs enfants de ne pas faire de bêtises». Ils arrivèrent face au docteur Mengele qui effectuait «la sélection». Éliezer prétendit avoir dix-huit ans et être agriculteur, et fut envoyé vers la gauche, comme son père. Ils ne savaient pas «quelle direction était la bonne [...], quel chemin conduisait au baignoire et lequel au crématoire.» Un détenu leur dit qu'ils y allaient. Éliezer vit une fosse où on brûlait des bébés, et une autre, «pour des adultes». Il ne pouvait croire «qu'on brûlât des hommes à notre époque, que l'humanité ne l'aurait jamais toléré...», mais son père lui dit : «L'humanité ne s'intéresse pas à nous. Aujourd'hui, tout est permis.» et il pleurait, comme «tout le monde autour». «Quelqu'un se mit à réciter le Kaddich, la prière des morts.» Éliezer, «pour la première fois, sentit la révolte grandir en» lui contre «l'Éternel, Maître de l'univers, l'Éternel Tout-Puissant et Terrible». Il était prêt à se jeter

dans la fosse, «*sur les barbelés électrifiés*», pensait qu'il se trouvait «*en face de l'Ange de la mort*». Mais, «*à deux pas de la fosse*», on les fit entrer «*dans une baraque*».

Éliezer commente : «*Jamais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée.*» Dans cette baraque, «*l'antichambre de l'enfer*», frappés par des «*kapos*», des gardiens, ils durent se déshabiller, et jeter leurs vêtements, passer à la tondeuse. Mais ils étaient heureux de retrouver des hommes de Sighet. On leur conseilla de se méfier : des S.S. cherchaient des «*hommes robustes*» pour «*la Sonder-Kommando*» «*qui travaillait aux crématoires*». Éliezer, soucieux de «*ne pas s'éloigner de [son] père*», accablé d'«*une fatigue inhumaine*», les vit tous deux comme «*des âmes maudites errant dans le monde-du-néant*». Au matin, nus, ils durent courir jusqu'à d'autres baraques pour une «*désinfection*», une douche, des «*tenues de bagnards*» : «*en quelques secondes, nous avons cessé d'être des hommes*». Éliezer se rendit compte de tout ce qui s'était passé en «*une seule nuit*» : «*L'étudiant talmudiste, l'enfant que j'étais s'étaient consumés dans les flammes. Il ne restait plus qu'une forme qui me ressemblait. Une flamme noire s'était introduite dans mon âme et l'avait dévorée*».

Dans une autre baraque, on les fit attendre debout, interminablement, certains s'écroulant. Un officier S.S. méprisant leur déclara : «*Vous vous trouvez dans un camp de concentration. À Auschwitz.*» où il fallait «*travailler*» ou «*aller droit à la cheminée*». Dans une autre baraque, le père, pris de coliques, demanda où se trouvaient les toilettes ; le surveillant, un détenu tzigane, lui donna une forte gifle, et Éliezer se reprocha de n'avoir «*même pas sourcillé*». Puis on les fit marcher le long des «*barbelés électrifiés*» où se trouvait l'inscription : «*Attention ! Danger de mort*». Ils furent encerclés de S.S. («*Revolvers, mitraillettes, chiens policiers*») pour sortir du camp, et entrer dans celui d'Auschwitz, la porte portant «*cette inscription : "Le travail, c'est la liberté !"*».

«*Première impression : c'était mieux que Birkenau.*» Il fallut de nouveau subir une douche, rester «*à grelotter dans la nuit*», puis courir vers «*un nouveau bloc*» où le responsable, «*un jeune Polonais*», les reconforta des «*premières paroles humaines*» qu'ils entendaient : «*Ne perdez pas courage [...] Ne perdez pas espoir.*»

Le lendemain matin, les détenus reçurent du café, parlèrent de la guerre qui «*était sur le point de s'achever*». À midi, ils eurent de la soupe, mais Éliezer, qui était «*encore l'enfant gâté de jadis*», refusa d'y toucher. Ils purent faire «*une petite sieste*». Puis on leur tatoua un numéro : «*Je devins A-7713*». Le soir, eut lieu un appel, tandis qu'un «*orchestre jouait des marches militaires*».

Ce déroulement fut celui des jours suivants. Un soir, «*après l'appel*», un détenu demanda «*Wiesel de Sighet*» ; c'était un parent : «*Stein d'Anvers*» qui voulait des nouvelles de la famille. Éliezer prétendit qu'elles étaient bonnes. Le vieil homme lui donna le conseil de manger, «*pour éviter la sélection*».

On leur donna un nouveau chef de bloc qui était «*féroce*». Mais, pendant trois semaines, le père et le fils n'eurent rien à faire, n'étant pas des ouvriers qualifiés : «*Les manœuvres, on les gardait pour la fin*». Le soir, ils essayaient «*de chanter quelques mélodies hassidiques*». «*Certains parlaient de Dieu*», pensaient qu'il leur imposait des épreuves ; mais Éliezer avait «*cessé de prier*», doutant de la «*justice absolue*» de Dieu. Il se posait des questions surtout au sujet de sa mère et de sa sœur.

Arriva le jour où ils furent envoyés au travail, marchèrent dans la campagne, traversèrent des villages, les gardiens courtisant des jeunes filles, pour entrer dans un nouveau camp : Buna.

#### Chapitre IV

Le camp était «*vide et mort*». Mais le responsable «*faisait l'impression d'être bon*». Sous des tentes, ils attendirent d'être incorporés «*dans des commandos de travail*», étant mis en garde contre le «*commando de la construction*». Un des aides du chef proposa à Éliezer de faire partie, avec son père, d'un «*bon commando*». S'ils passèrent devant un dentiste, c'était qu'on cherchait «*les dents en or*». Puis ils furent choisis par des «*kapos*», pour être adjoints à un orchestre dont les musiciens étaient «*presque tous des Juifs*» qui «*n'avaient pas le droit de jouer de la musique allemande*», qui travaillaient «*dans un dépôt de matériel électrique*» où il y avait des civils polonais et «*quelques femmes françaises*». Le «*meister*», un civil, leur fit «*compter des boulons, des ampoules et de menues pièces électriques*». Éliezer et son père se lièrent à deux frères, Yossi et Tibi, avec lesquels

ils chantaient des «*chants hébreux*», parlaient de la Palestine, étant décidés à aller y vivre «à la Libération».

Ils furent transférés dans «*le bloc des musiciens*» dont le chef était «*un Juif allemand*» qui était bon.

Un jour, «*A-7713*» fut convoqué chez le dentiste pour l'extraction de sa «*couronne en or*». Il parvint à obtenir un délai, puis apprit que le dentiste «*allait être pendu*» parce qu'«*il trafiquait pour son propre compte*». Éliezer reconnaît qu'il n'était attaché qu'à la nourriture, qu'il n'était qu'«*un corps*».

Il travaillait «*souvent au dépôt près d'une jeune française*» qui «*était une déportée du travail obligatoire*», passait pour être «*aryenne*». Un jour, où Idek, le «*kapo*», l'avait violemment frappé, sans raison, elle lui sourit «*de son sourire endeuillé*», et le reconforta. Il allait des années plus tard la retrouver à Paris, où elle lui avoua qu'elle était juive.

Une autre fois, Idek s'en prit à Chlomo, le frappant «*avec une barre de fer*», et le faisant s'écrouler. Mais Éliezer ne bougea pas, en voulant à son père «*de ne pas avoir su éviter la crise d'Idek*».

Franek, le contremaître, exigea qu'Éliezer lui donne sa couronne en or, et, devant son refus, se vengea sur le père qui «*n'arrivait pas à marcher au pas*». Aussi Éliezer lui donna-t-il des leçons. Mais en vain : il fallut céder la couronne, qui fut arrachée «*à l'aide d'une cuillère rouillée*».

Un dimanche, Idek voulut absolument aller au dépôt, et Éliezer, sans l'avoir voulu, découvrit que c'était pour coucher avec une jeune Polonaise. Ce pour quoi il reçut vingt-cinq coups de fouet, qui le laissèrent évanoui.

Un autre dimanche, alors que le père était à l'usine et Éliezer au camp, une alerte fut sonnée. Il fallait rester «*à l'intérieur des blocs*», sous peine d'être abattu. Mais «*deux chaudrons de soupe chaude et fumante avaient été abandonnés*», et un détenu sortit d'un bloc pour ramper vers eux, tenter de se hisser au bord de l'un, mais être alors atteint d'une balle. Le camp fut bombardé par des avions, Éliezer se disant : «*Voir l'usine se consumer dans l'incendie, quelle vengeance !*», même si son père s'y trouvait. Et les détenus ne craignaient pas qu'une bombe tombe sur les blocs, étaient même remplis de joie et de «*confiance en la vie*». Le bombardement terminé, restait «*au milieu du camp*» une bombe qui «*n'avait pas explosé*». Et le père revint de l'usine.

Une semaine plus tard, «*une potence noire*» avait été dressée sur «*la place d'appel*», vers laquelle étaient pointées les mitrailleuses, tandis que les détenus étaient entourés de S.S.. Le condamné était «*un jeune, de Varsovie*» accusé d'avoir «*dérobé pendant l'alerte*». Éliezer était bouleversé, mais le condamné ne montrait pas de crainte, refusa d'avoir les yeux bandés, et cria : «*Vive la liberté ! Je maudis l'Allemagne !*» avant de mourir. «*Puis le camp tout entier, bloc après bloc, dut défiler devant le pendu*», ce qui n'empêcha pas Éliezer de trouver «*ce soir-là la soupe excellente*».

Une autre pendaison fut celle d'un enfant, un «*pipel*» qui «*avait le visage d'un ange malheureux*». Il était au service d'un «*Oberkapo*» qui avait été accusé d'avoir fait sauter «*la centrale électrique de Buna*», avait été torturé sans rien avouer, et avait disparu à Auschwitz. Le «*pipel*» non plus n'avait rien avoué, et avait été condamné à la pendaison avec deux autres détenus. Alors que l'exécution allait avoir lieu, Éliezer entendit un détenu demander : «*Où est le Bon Dieu?*» Ils furent pendus, mais l'enfant, «*plus d'une demi-heure*», «*resta à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux.*» Et, pour Éliezer, Dieu était «*pendu ici, à cette potence*».

## Chapitre V

Arriva Roch-Hachanah, le dernier jour de l'année juive. Des «*milliers de Juifs silencieux*» se rassemblèrent sur la place d'appel pour «*assister à l'office solennel*». Mais Éliezer, «*le mystique de jadis*», se sentait en colère contre Dieu «*qui nous a élus parmi les peuples pour être torturés jour et nuit, pour voir nos pères, nos mères, nos frères finir au crématoire? Loué soit Ton Saint Nom, Toi qui nous a choisis pour être égorgés sur Ton autel?*», considérait «*l'homme plus fort, plus grand que Dieu*», était «*l'accusateur. Et l'accusé : Dieu*». Puis chacun dit «*Kaddich sur ses parents, sur ses enfants, sur ses frères, sur soi-même.*» Et, Éliezer retrouvant son père, une larme tomba dont il ne savait si elle était la sienne ou celle de cet homme dont le visage montrait seulement qu'il était «*vaincu*».

Puis ce fut «*Yom Kippour. Le jour du Grand Pardon*», où certains voulurent jeûner en risquant ainsi la mort, tandis qu'Éliezer s'y refusa, n'acceptant «*plus le silence de Dieu*», avalant sa soupe dans un «*acte de révolte et de protestation contre Lui*.»

Alors qu'Éliezer «*ne se trouva[it] plus dans le même bloc que [s]on père*», il apprit de vétérans que, «*deux ans*» auparavant, «*Buna était un vrai enfer*». On ressentit la menace de «*la sélection*» par des médecins S.S. à la recherche d'«*un faible, un "musulman"*» pour l'envoyer au crématoire. En vinrent trois qui «*entouraient le fameux docteur Mengele*». Passèrent d'abord «*les "personnalités"*», «*tous en parfaite condition physique, naturellement !*» «*Puis ce fut le tour des simples détenus*». Éliezer courut, comme on le lui avait recommandé, ce qui empêcha qu'on puisse noter son numéro. À ceux dont le numéro avait été noté, le chef du bloc affirma : «*Il n'arrivera rien à personne.*» Le père d'Éliezer avait passé lui aussi.

Quelques jours plus tard, le chef du bloc lut une liste de nombres, ceux qui les portaient devant rester au camp. C'était le cas du père d'Éliezer, dont le numéro avait été inscrit «*sans qu'il s'en aperçût*». Désespéré, il lui laissa en héritage un couteau et une cuiller. Et le fils dut partir au travail.

«*Toute la journée*», il déambula «*comme un somnambule*.» Mais, au retour, il retrouva son père, qui avait échappé «*à la seconde sélection*». Il lui rendit le couteau et la cuiller.

Éliezer rencontra un rabbin, un vieillard très pieux, grand lecteur du Talmud, qui disait : «*C'est fini. Dieu n'est plus avec nous. [...] Où est la Miséricorde divine? Où est Dieu? Comment peut-on croire à ce Dieu de miséricorde?*» Avait été sélectionné un ami, Akiba Drumer, Éliezer pensant que c'était parce qu'il avait cessé de «*croire en Dieu*». Akiba demanda seulement que, trois jours plus tard, dix hommes se rassemblent pour dire le Kaddich pour lui. Mais on l'oublia.

L'hiver étant là, «*les nuits devinrent presque insupportables*». «*Vers le milieu de janvier*», le pied droit d'Éliezer «*se mit à enfler, à cause du froid*.» Une opération fut décidée, il se retrouva dans la quiétude de l'hôpital. Un autre malade, un juif hongrois, lui conseilla de le quitter avant la sélection, mais il décida «*d'attendre les événements*». Et l'opération eut lieu, après laquelle le médecin lui révéla que la plante était «*pleine de pus*». Mais Éliezer, ne sentant plus sa jambe, craignit qu'on la lui ait coupée. On lui annonça quinze jours de convalescence.

Or, dès le surlendemain, le bruit courut de l'approche de l'Armée Rouge. Le juif hongrois voulut calmer l'espoir d'Éliezer en affirmant sa confiance en Hitler, «*le seul à avoir tenu ses promesses, toutes ses promesses, au peuple juif.*»

Fut annoncée l'évacuation du camp vers d'autres camps, «*au fin fond de l'Allemagne*», les malades pouvant «*rester à l'infirmerie*». Le juif hongrois prédit que «*tous les malades seront achevés à bout portant*» (alors qu'ils furent libérés par les Russes «*deux jours après l'évacuation*»). Mais Éliezer, ne voulant pas se «*séparer de [s]on père*» («*Nous avons déjà tant souffert, tant supporté ensemble*»), courut, «*une chaussure à la main*», sa blessure se rouvrant et saignant, consulter son père qui se demandait s'il pourrait marcher.

Ce fut «*la dernière nuit à Buna*», une autre «*dernière nuit*», tandis qu'«*éclataient des lueurs rouges*», que «*des coups de canon déchiraient la tranquillité nocturne*».

Au matin, «*les détenus se montrèrent dans d'étranges accoutrements*». Éliezer arrangea un pansement pour son pied. Mais on leur fit «*nettoyer le bloc*». Et «*la procession*» ne s'ébranla qu'à six heures du soir, entourée de «*centaines de S.S. armés*», «*accompagnés de chiens de bergers*». La nuit paraissait «*plus obscure encore*», et «*il neigeait sans fin.*»

## Chapitre VI

Les S.S. firent courir les détenus, abattant «*ceux qui ne pouvaient soutenir le rythme de la course*». Éliezer, qui détestait son «*corps squelettique*», allait au côté de Zalman, un fervent talmudiste, qui «*fut soudain saisi de crampes d'estomac*», et se laissa choir. Mais lui-même souffrait horriblement de son «*pied endolori*», sentait la mort proche, était tenté de s'y abandonner, «*la présence de [s]on père étant la seule chose qui [l]'en empêchait*», car il était son «*seul soutien*». Les détenus couraient avec tant de constance qu'ils lui paraissaient «*les maîtres de la nature, les maîtres du monde*», «*plus forts que le froid et la faim, plus forts que les coups de feu et le désir de mourir*», «*les seuls hommes sur terre*». Alors qu'ils avaient déjà parcouru soixante-dix kilomètres, ils traversèrent «*un village*».

*abandonné*». À la pause, le père et le fils se réfugièrent dans «*une usine de briques*» à demi détruite. Éliezer s'étant assoupi fut réveillé par son père, qui lui parut fort vieilli. Il leur fut difficile de sortir, le sol étant jonché d'agonisants qui «*n'imploraient l'aide de personne*». Puis Éliezer convainquit son père d'y retourner, chacun devant veiller sur le sommeil de l'autre. Pourtant, le jeune homme ne put s'endormir, sentant la présence de la mort. À son tour, il réveilla son père qui eut un sourire («*De quel monde venait-il?*»)

Survint «*Rabi Eliahou, le rabbin d'une petite communauté en Pologne*», qui «*ressemblait à l'un de ces prophètes de jadis, toujours au milieu du peuple pour le consoler*». Après qu'ils aient, «*trois années durant, tenu bon ensemble*», il «*avait perdu son fils dans la cohue*». Le vieillard reparti, Éliezer se souvint avoir vu son fils «*courir en tête*» sans se soucier de son père, voulant «*se libérer d'un fardeau qui pourrait diminuer ses propres chances de survie*», et il demanda, à ce «*Dieu auquel [il] ne croya[t] plus*», «*la force de ne jamais faire ce que le fils de Rabi Eliahou a fait*».

Les détenus reprirent la marche, mais plus lentement du fait de la neige qui ne cessait de tomber, les gardiens eux-mêmes semblant fatigués. Les S.S., circulant à motocyclettes, leur donnaient des «*mots d'encouragement*» qui, «*même venant de la bouche de [leurs] assassins [leur] faisaient le plus grand bien*». Ils arrivèrent au camp de Gleiwitz, et s'y installèrent dans une cohue où Éliezer, écrasant quelqu'un, reconnut la voix de Juliek, «*ce garçon de Varsovie qui jouait du violon dans l'orchestre de Buna*», et qui craignait qu'on ait écrasé son violon. Éliezer, lui-même écrasé, tentait de se «*débarrasser de [s]on invisible assassin*», et réussit à se «*creuser un trou dans cette muraille d'agonisants*». Il entendit alors la voix de son père et le violon de Juniek, qui «*jouait un fragment d'un concert [sic] de Beethoven*», dont «*toute sa vie glissait sur les cordes. Ses espoirs perdus. Son passé calciné, son avenir éteint*». Éliezer s'endormit, et, à son réveil, aperçut Juliek, mort.

Les détenus restèrent «*trois jours à Gleiwitz. Trois jours sans manger et sans boire*». Comme le front se rapprochait, on allait les «*déporter au centre de l'Allemagne*», après un «*triage*». Comme son père fut envoyé à gauche, Éliezer courut derrière lui, et fut poursuivi par plusieurs S.S., ce qui créa «*un tel tohu-bohu*» qu'ils purent tous deux revenir à droite. Les détenus qui restaient attendirent, sous la neige, un train qui n'arriva qu'après de longues heures, et qui était constitué de «*wagons à bestiaux, sans toit*».

## Chapitre VII

Dans le train, «*la nuit se faisait longue, longue à n'en plus finir*». Au matin, Éliezer découvrit «*un enchevêtrement de formes humaines*», sans pouvoir «*distinguer ceux qui vivaient encore de ceux qui n'étaient plus*». À un arrêt, les S.S. firent jeter les morts, ce dont «*les vivants se réjouissaient*», les dépouillant de leurs vêtements. Éliezer s'opposa quand on voulut prendre son père, le frappa jusqu'à ce qu'«*il entr'ouvrit ses paupières sur des yeux vitreux*». On laissa «*quelques centaines d'orphelins nus sans sépulture dans un champ enneigé de Pologne*». «*Puis le train reprit sa marche*», «*dix jours, dix nuits de voyage*».

Les détenus ne recevaient «*aucune nourriture*», et, «*accroupis les uns sur les autres*», subissaient toujours la neige.

Le train traversait parfois «*des localités allemandes*», les gens ne paraissant pas étonnés, un ouvrier, un jour, lançant «*un bout de pain*», ce qui (rappelant à Éliezer «*un spectacle du même genre à Aden*» vu «*des années plus tard*») provoqua «*une ruée*», «*une véritable bataille*», d'autant plus que d'autres Allemands l'imitèrent. Un morceau de pain tombant dans leur wagon, Éliezer «*décida de ne pas bouger*». Il vit un vieillard, qui avait un bout de pain, attaqué par son fils, ce qui le fit mourir, l'assaillant étant lui-même tué par d'autres.

Une nuit, Éliezer fut attaqué, et son père dut appeler à l'aide Méir Katz qui, quelques jours plus tard, se sentit faible, pleurant la perte de son fils «*lors de la première sélection*».

«*Le dernier jour*» du voyage, le vent se joignit à la neige, et les détenus se levèrent pour ne pas être frigorifiés, crièrent, quand l'un mourait et pour ne pas mourir eux-mêmes, «*le râle d'agonie de tout un convoi qui sentait venir la fin*».

Tard dans la nuit, ils arrivèrent à leur destination : Buchenwald. Dans le wagon d'Éliezer et de son père, ils étaient montés une centaine, une douzaine en descendit.

## Chapitre VIII

Accueillis par des officiers S.S., les détenus n'étaient pas du tout impressionnés par «*la haute cheminée du four crématoire*». Éliezer «*serra[it] fort la main de [s]on père*» pour «*ne pas le perdre*» alors qu'il restait indifférent. On leur annonça qu'ils allaient pouvoir prendre une douche, mais «*il n'était pas facile d'y arriver*», et le père, «*devenu pareil à un enfant : faible, craintif, vulnérable*», disait préférer mourir là, ce qui mit Éliezer hors de lui ; il avait l'impression de discuter «*avec la mort elle-même*».

Survint une alerte, et les gardiens chassèrent les détenus vers les blocs, où ils ne pensèrent qu'à dormir.

Quand Éliezer se réveilla, il partit à la recherche de son père, tout en se disant : «*Pourvu que je ne le trouve pas !*», tout en ayant aussitôt honte, «*honte pour la vie, de moi-même*». «*Pas plus que le fils de Rabi Eliahou, je n'avais résisté à l'épreuve*».

Il trouva enfin son père, «*livide, les lèvres pâles et desséchées, secoué de frissons*», et s'employa à lui apporter un gobelet de café. Mais il ne put «*rester plus longtemps auprès de lui*». Et, quand il put de nouveau lui parler, il apprit qu'on ne lui avait pas donné à manger car il «*allait mourir bientôt et que ce serait dommage de gâcher de la nourriture*». Et, «*contre [s]on gré*», il lui donna «*ce qui [lui] restait de soupe*».

Le troisième jour, «*tout le monde dut aller aux douches*». Ils furent alors séparés, et, quand Éliezer le revit, son père ne le reconnut pas.

Il était «*atteint de dysenterie*», et était couché auprès d'autres malades. Aussi indiqua-t-il «*où se trouvent l'or et l'argent*» qu'il avait enterrés, à son fils qui essaya «*de lui expliquer que tout n'était pas encore fini*». Et il voulut le faire examiner par un médecin, qui refusa car il était chirurgien. Un autre médecin vint, mais c'était «*pour achever les malades*», d'où la colère d'Éliezer qui aurait voulu «*incendier le monde*».

«*Revenant de la distribution du pain*», il entendit son père dire qu'il avait été battu par ses voisins qui ne le supportaient plus parce qu'il «*ne pouvait plus se traîner dehors pour faire ses besoins*».

«*Le lendemain, il se plaignit qu'on lui avait pris sa ration de pain*». Et, sur ses supplications, Éliezer lui donna de l'eau, ce qui «*était pour lui le pire poison*».

Après une semaine, «*le responsable du bloc*» essaya de convaincre Éliezer qu'il ne devait penser qu'à lui, qu'il ne pouvait «*plus rien pour*» son père. Mais il resta avec lui qui, alors qu'il continuait à réclamer de l'eau, reçut, d'un officier S.S., «*un coup violent de matraque sur la tête*». Éliezer ne bougea pas, et se coucha.

Le lendemain, le 29 janvier 1945, son père n'était plus là. Il avait été porté au crématoire. Éliezer regretta : «*Il n'y eut pas de prières sur sa tombe*», mais se sentit «*enfin libre !*»

## Chapitre IX

Éliezer resta à Buchenwald jusqu'au 11 avril, dans le bloc des enfants, «*avec un seul désir : manger*». Le 5 avril, les juifs furent convoqués sur la place d'appel, mais des prisonniers leur indiquèrent que les Allemands voulaient les fusiller. Puis le chef du camp annonça que celui-ci «*serait liquidé*». En effet, chaque jour, «*quelques milliers de détenus traversaient la porte du camp et ne revenaient plus*».

Le 10 avril, il en «*restait encore quelque vingt mille*», à «*évacuer tous en une seule fois*». Mais, du fait d'une alerte, «*l'évacuation fut remise au lendemain*». «*Le mouvement de résistance décida alors d'entrer en action*», et prit la direction du camp. «*Vers six heures de l'après-midi, le premier char américain se présenta aux portes*».

Les prisonniers libérés se jetèrent sur le ravitaillement, «*quelques jeunes gens coururent à Weimar [...] coucher avec des filles*», mais ne pensèrent pas à la vengeance. Éliezer tomba gravement malade, et, quand il put se lever et se regarder dans un miroir, y vit «*un cadavre*» dont le regard n'allait plus le quitter.



## Analyse

(la pagination est celle de l'édition originale)

### Place du livre dans la littérature de l'Holocauste

«L'Holocauste» est le nom qui fut donné au génocide commis par les nazis, par référence au sacrifice par le feu d'un animal après immolation, qui fut pratiqué par les Grecs dans le cadre des rituels chtoniens, comme par les Hébreux. En 1894, Bernard Lazare avait utilisé le terme pour parler des juifs brûlés vifs pendant la peste noire, au Moyen Âge : «Quand la peste noire ou la faim sévissait, on offrait les Juifs en holocauste à la divinité irritée.» (*'L'antisémitisme. Son histoire et ses causes'*). Cependant, pour la tradition juive, un holocauste est un sacrifice offert à Dieu pour lui être agréable, fait de chair animale brûlée, fait uniquement sur l'autel du Temple de Jérusalem, qui n'existe plus depuis l'an 70. Aussi un autre nom, «la Shoah» (de l'hébreu : «שואה», «catastrophe»), s'est-il imposé depuis le film de ce titre que Claude Lanzmann lui consacra en 1985.

Même si Élie Wiesel affirma : «*Auschwitz nie toute littérature, comme il nie tous les systèmes, toutes les doctrines ; l'enfermer dans une philosophie, c'est le restreindre, le remplacer par des mots, n'importe lesquels, c'est le dénaturer. La littérature de l'Holocauste? Le terme est un contre-sens*», la dénonciation des crimes commis par les régimes totalitaires que furent le nazisme et le communisme donna naissance à des œuvres remplies des échos d'une inhumanité jusqu'alors inédite, montrant en particulier ces millions de condamnés des camps de concentration croupissant dans les baraquements, subissant le travail forcé, la faim, le froid, l'épuisement, l'anéantissement. On a même pu parler d'une littérature des camps, qui avait eu un précurseur isolé au XIXe siècle en Dostoïevski, avec *'Les souvenirs de la maison des morts'*.

Ces textes se heurtent à la difficulté d'un indicible qui force les barrières de nos langues. Comment raconter un événement sans précédent, l'intention délibérée d'un État moderne d'exterminer un peuple ; l'instrumentalisation à cette fin d'un antisémitisme installé depuis des siècles ; la mobilisation de tout un appareil social et administratif ; l'effort immense pour rafler dans le pays et dans les pays occupés tous les juifs, pour les soumettre à un processus de réduction en esclavage, d'élimination, de destruction physique, d'utilisation, à ces fins, des ressources de la bureaucratie et de la technologie, des moyens d'action collectifs et modernes? Furent ainsi commis des actes parfois tellement horribles qu'ils instillent chez les auteurs la peur de ne pas trouver les mots pour décrire et faire comprendre leur vraie nature. Mais les survivants ressentirent impérieusement la nécessité de dire ce qui s'était passé, de témoigner, de garder vivante la mémoire des disparus. Depuis 1945, témoignages, romans, poèmes, essais continuent d'être publiés, rencontrant des succès divers auprès du public.

Cette production littéraire comporte d'abord des témoignages, dont les auteurs, même s'ils étaient privés de toute référence, du fait de l'étrangeté du phénomène, même s'ils se demandèrent comment décrire des choses qui ne peuvent se décrire, et pour lesquelles il n'y a pas de mots, voulurent tenter de rendre palpable l'horreur qu'ils avaient connue, la faim, la souffrance, la mort constante, le désespoir, la difficulté de survivre, l'absurdité totale du monde des camps ; de garder vivante la mémoire des disparus. Auschwitz, en particulier, avait été un lieu où l'état d'exception coïncida parfaitement avec la règle, où la situation extrême devint le paradigme même du quotidien, où ni les règles de droit, ni la morale, ni les références culturelles ou philosophiques ne pouvaient expliquer le réel. Les bourreaux ayant tout fait pour que cette extermination soit cachée à la face du monde, comptant même sur son incrédulité devant l'énormité de la chose, la voix des survivants est d'autant plus importante. Mais ils ressentirent cruellement la difficulté d'être entendus et crus dans leurs efforts de reconstituer la réalité et d'établir pour l'Histoire la matérialité des faits.

On peut signaler d'abord les journaux intimes de jeunes filles : Anne Frank (dont la famille se cacha pendant l'occupation allemande des Pays-Bas), Ana Novac (qui fut déportée à l'âge de quatorze ans à Auschwitz où elle réussit à tenir un journal, le seul jamais sorti d'un camp d'extermination nazi),

Mascha Rolnikaite (qui avait le même âge qu'Anne Frank au moment de l'entrée des Allemands à Minsk).

Impressionnent encore plus les textes de Primo Levi (qui, dans *“Si c'est un homme”*, narra le plus sobrement possible son combat quotidien pour survivre à Buna, un camp de travail d'Auschwitz), de Robert Antelme (qui, dans *“L'espèce humaine”*, montra des déportés qui conservaient leur conscience face aux «pires cruautés humaines», vivaient dans le besoin obsédant mais aussi dans la conscience de vivre), de David Rousset (qui, dans *“L'univers concentrationnaire”*, décrivit l'effroyable organisation du système concentrationnaire nazi, à travers une multitude d'immondes méthodes de répressions et d'exterminations d'êtres humains), de Jean Cayrol (qui forgea le terme de littérature lazaréenne pour qualifier ce nouveau genre littéraire), de Roger Gouffault, de Nadine Heftler, de Mordechai Strigler, d'Avrom Sutzkever, de Pelagia Lewinska, de Moshé Garbarz, de Marek Edelman, d'ltzhak Zukerman, d'Aba Kovner, de Filip Müller (l'un des rares survivants des “Sonderkommandos” d'Auschwitz) et évidemment d'Élie Wiesel. Ces récits reprenaient indéfiniment la scène de l'arrivée dans le camp de concentration, la course hors du train, l'attente interminable, debout, dans la neige ou sous le soleil, l'appel dans la cour du camp au milieu des prisonniers hébétés, l'abandon des bagages, la perte des objets personnels, le déshabillage, le rasage de la tête aux pieds, la désinfection, la douche, la distribution de vêtements et de galoches, le froid des longs hivers... L'accent était mis sur la déshumanisation que subissaient les prisonniers, qui étaient tout sauf des humains ; qui étaient réduits au rang de bêtes de sommes affamées et hagardes ; qui, à force d'être considérés comme des animaux, se comportaient eux-mêmes comme des animaux ; qui étaient uniquement occupés à survivre le plus longtemps possible. Ces textes ont en commun une économie de moyens au service d'une écriture réaliste.

La Shoah, étant une telle négation de l'Homme dans ses fondements sociaux, moraux et philosophiques, conduisit aussi les témoins à de véritables réflexions philosophiques. C'est ce qu'avaient déjà fait Primo Levi dans *“Si c'est un homme”* et Robert Antelme dans *“L'espèce humaine”*. Bruno Bettelheim analysa «l'expérience de l'extrême», les effets de la terreur, de l'humiliation, de la dégradation psychologique et morale qu'elles entraînent chez les victimes. Hannah Arendt débarrassa l'extermination de toute dimension mystique ou théophanique dans sa thèse célèbre sur la banalité du mal, considéra les nazis comme des serviteurs du crime, simples rouages d'une énorme machine administrative devenue folle et inhumaine. Germaine Tillion, qui avait été déportée, vouée à disparaître sans laisser de traces, dès 1946, analysa en ethnologue le système concentrationnaire.

Si le philosophe Theodor W. Adorno se demanda : «Quelle est la légitimité de l'art devant la souffrance extrême?», déclara : «Écrire un poème après Auschwitz est barbare...» ; si Charlotte Wardi, professeuse de littérature à l'université de Haïfa et rescapée de la Shoah, dénonça toute tentative d'esthétisation, considéra la tentation de «faire du beau avec la Shoah» comme dangereuse ; Aharon Appelfeld leur répondit : «Seul l'art a le pouvoir de sortir la souffrance de l'abîme» (*“Témoignages de la Shoah”*, “Le Monde”, 11 mai 2007). Et, à côté des témoignages, furent écrits aussi des romans, dont les premiers (écrits en yiddish) furent, comme les témoignages, dictés par la volonté de transmettre, de rendre cette expérience intelligible, mais cette fois-ci dans une reconstitution utilisant les codes fictionnels. Puis d'innombrables romans furent écrits en diverses langues :

- l'hébreu pour Yehiel De-Nur qui utilisa le nom de plume Ka-Tzetnik ou Ka-Tzetenik 135633, en référence à son numéro de déporté, pour *“La maison de filles”* et *“La pendule au-dessus de la tête”* ;
- le français, pour David Rousset : *“Les jours de notre mort”* et *“Le pitre ne rit pas”* ; pour Anna Langfus (*“Le sel et le soufre”*, *“Les bagages de sable”*) ; pour Piotr Rawicz (*“Le sang du ciel”*) ; pour Jorge Semprún (*“Le grand voyage”*) ;
- le polonais pour Tadeusz Borowski dans le recueil de nouvelles *“Pożegnanie z Marią”* (*“L'adieu à Marie”*) ; pour Ida Fink dans un autre recueil de nouvelles (*“Le jardin à la dérive”*) et dans le roman, *“Le voyage”* ; pour Jerzy Kosiński dans *“L'oiseau bariolé”* ;
- le hongrois pour Imre Kertész (*“Être sans destin”*) qui fut déporté à quinze ans à Auschwitz, puis à Buchenwald, avant d'être libéré en 1945. Il raconte la vie des camps avec une telle facilité, ou plutôt

avec une telle distanciation, qu'on en arrive parfois à en être choqué. On se demande comment il put arriver à expliquer avec un vocabulaire aussi simple, celui que l'on utilise tous les jours, une expérience pareille ;

- le catalan pour Joaquim Amat-Piniella dans *‘K.L. Reich’*.

Germaine Tillion avait dénoncé les personnes qui « mentent gratuitement » à propos des camps de concentration allemands, ce monde étant « bien fait, hélas, pour stimuler les imaginations sado-masochistes. [...] Nous avons connu de nombreux tarés mentaux, mi-escrocs, mi-fous, exploitant une déportation imaginaire ; nous en avons connu d'autres - déportés authentiques - dont l'esprit malade s'est efforcé de dépasser encore les monstruosité qu'ils avaient vues ou dont on leur avait parlé et qui y sont parvenus. Il y a même eu des éditeurs pour imprimer certaines de ces élucubrations, et des compilations plus ou moins officielles pour les utiliser, mais éditeurs et compilateurs sont absolument inexcusables, car l'enquête la plus élémentaire leur aurait suffi pour éventer l'imposture. »

En effet, il est arrivé que la portée de la Shoah, et l'impact des témoignages, encouragèrent certains auteurs à publier des textes purement fictifs en les faisant passer pour d'authentiques récits de survivants. Ainsi le Suisse Bruno Grosjean, sous le nom de Benjamin Wilkomurski, publia *‘Fragments, une enfance’* (1997) où, son père ayant été tué par les nazis, le narrateur est déporté à l'âge de quatre ans au camp d'extermination de Maïdanek en Pologne où il voit mourir sa mère, puis survit à Auschwitz ; or le livre, encensé par la critique internationale, couronné par trois grandes distinctions littéraires, dont le prix Mémoire de la Shoah, traduit en treize langues, s'avéra une pure fiction, l'auteur ayant tout inventé.

De nombreux romanciers ont fait de la Shoah un thème central pour leurs fictions, comme Saul Bellow, dans *‘La planète de M. Sammler’*, Bernard Malamud, dans *‘L'homme de Kiev’* et *‘La grâce de Dieu’*, André Schwarz-Bart dans *‘Le dernier des Justes’*, D.M. Thomas dans *‘L'hôtel blanc’*, Nicole Krauss dans *‘L'histoire de l'amour’*.

Quelques écrivains essayèrent même de se mettre dans la tête des bourreaux, et écrivirent des fictions toujours dérangeantes, caractérisées par la crudité de détails puisés dans les récits des survivants, mais intégrés comme une donnée banale pour les bourreaux. Le ton est donc cynique et froid, neutre et détaché dans ces ouvrages où les monstruosité sont accomplies en toute bonne foi avec le sentiment d'agir pour « la bonne cause ». Citons : *‘La mort est mon métier’* de Robert Merle, *‘La flèche du temps’* de Martin Amis, *‘Les bienveillantes’* de Jonathan Littell.

Tout ce préambule se justifie parce que, si *‘La nuit’* est un témoignage, le livre a les qualités d'un roman, et peut être analysé comme tel.

### Genèse

En 1945, Élie Wiesel sortit des camps tourmenté par le besoin obsessionnel de dire ce qu'il avait vécu, de faire en sorte que se perpétue le souvenir jamais apaisé d'une famille perdue, d'un père terrassé et d'une humanité oublieuse d'elle-même. Il se donna la mission de témoigner à ce monde qui s'était tu lors de l'Holocauste, se jura de ne pas garder « *le silence là où l'homme endure la souffrance et l'humiliation* ». Il établit alors l'esquisse d'un livre décrivant son expérience. Mais il n'était pas prêt à la rendre publique : « *Si pénible était ma peine que je fis un vœu : ne pas parler, ne pas toucher à l'essentiel pour au moins dix ans. Assez longtemps pour voir clair. Assez longtemps pour apprendre à écouter les voix qui pleuraient en moi. Assez longtemps pour regagner la possession de ma mémoire. Assez longtemps pour unir le langage des hommes avec le silence des morts.* »

En 1954, il se décida à produire son témoignage sur l'expérience terrible qu'il avait vécue. Il le commença en hébreu, puis, quelques mois plus tard, se trouvant à bord d'un bateau faisant route vers le Brésil, où il devait effectuer un reportage sur l'activité missionnaire chrétienne dans des communautés juives pauvres parlant yiddish, il l'écrivit dans cette langue. Il indiqua : « *J'ai besoin du yiddish pour rire et pleurer, célébrer et regretter. Et pour me plonger dans mes souvenirs. Existe-t-il une meilleure langue pour évoquer le passé avec son poids d'horreurs? Sans le yiddish, la littérature*

de l'Holocauste n'aurait pas d'âme. [...] Si je n'avais pas écrit mon premier récit en yiddish, les livres qui lui succédèrent seraient restés muets.» Il raconta encore, dans le premier tome de ses Mémoires, *‘Tous les fleuves vont à la mer’* : «Fiévreux et comme hors d'haleine, j'écrivis vite, sans me relire. J'écrivis pour témoigner, pour empêcher les morts de mourir, j'écrivis pour justifier ma survie [...] Mon vœu de silence arrivera bientôt à terme ; l'an prochain, ce sera le dixième anniversaire de ma libération [...] Des pages et des pages s'entassaient sur mon lit. Je dors peu, je ne participe pas aux activités du bateau ; je ne fais que taper, taper sur ma petite machine à écrire portable.»

Il produisit ainsi un manuscrit de 862 pages qu'il intitula *‘Un di Velt hot geshvign’* (littéralement : *‘Et le monde se taisait’*) qu'à Buenos Aires il présenta à Mark Turkov, qui, à la tête de l'Union Central Israelita Polaca, publiait des textes en yiddish. L'éditeur réduisit le texte à deux cents quarante pages, et en fit, en 1956, le 117e volume de la collection *‘Dos poylishe yidntum’* (*‘La judéité polonaise’*) qui était une série de Mémoires sur l'Europe et la guerre, d'hommages aux victimes, dans le genre florissant de la littérature commémorative yiddish de l'Holocauste. Mais le texte d'Élie Wiesel se démarquait des autres car il était plus historique que littéraire, politique et empreint de colère. Éliezer, le témoin-survivant, était furieux, désespérément acharné à raconter son histoire. Il considérait la vie, l'écriture et le témoignage comme une réfutation de l'action nazie. Reprenant le thème de l'«Holocauste», il montrait des corps jetés dans des flammes. Assoiffé de vengeance, il appelait les juifs à la rébellion. Il rejetait même la religion (surtout la Kabbale). À la fin, s'il pouvait pour la première fois depuis le ghetto contempler son visage dans un miroir, il le brisait avant de s'évanouir, et déclarait : *«Après cet acte salutaire, ma santé commença à s'améliorer»*. Puis il poursuivait en vociférant contre un monde qui avait élevé un mur d'indifférence, qui réhabilitait même l'Allemagne *«où la sadique bestiale de Buchenwald, Ilsa Koch, élève tranquillement ses enfants»*.

Bien que Mark Turow lui ait promis de lui remettre le manuscrit original, Élie Wiesel ne le revit plus, mais reçut un exemplaire du livre en décembre 1956. Cette publication ne suscita aucun intérêt.

Or, en mai 1955, afin de pouvoir s'approcher du premier ministre français, Pierre Mendès-France, le journaliste qu'il était fit une interview d'un ami de celui-ci, qui était nul autre que le célèbre écrivain catholique et lauréat du prix Nobel, François Mauriac. Il raconta : *«Le problème était que Mauriac aimait Jésus. C'était la personne la plus correcte que j'aie jamais rencontrée en ce domaine - en tant qu'écrivain, écrivain catholique. Honnête, intègre, et amoureux de Jésus, il ne parlait que de Jésus. Quoi que je demande - Jésus. Finalement, je lui dis : ‘Et Mendès-France?’ Il répondit que Mendès-France, comme Jésus, souffrait... Avec ce Jésus, c'en fut trop, et pour la seule fois dans ma vie, je fus discourtois, ce que je regrette encore aujourd'hui. Je lui dis : ‘M. Mauriac, on l'appelait maître, il y a de cela dix ans à peu près, j'ai vu des enfants, des centaines d'enfants juifs, dont chacun a souffert mille fois plus, six millions de fois plus, que le Christ sur la croix. Et on ne parle pas d'eux’. Je me sentis soudain gêné. Je fermai mon bloc-notes et me dirigeai vers l'ascenseur. Il me rattrapa. Il me retint ; il s'assit dans sa chaise, moi dans la mienne, et il se mit à gémir. J'avais rarement vu un vieil homme pleurer de la sorte, et je me sentais si bête... Et puis, à la fin, sans rien dire d'autre, il dit : ‘Vous savez, vous devriez peut-être en parler’»* Élie Wiesel révéla ailleurs (interview dans *‘Academy of achievement’*, le 11 juin 2006) : *«Mauriac me prit dans l'ascenseur et m'embrassa. Et cette année, la dixième année, je commençai à écrire mon récit. Après qu'il fut traduit du yiddish en français, je le lui envoyai. Nous fûmes des amis très, très proches jusqu'à sa mort. Cela me fit non publier, mais écrire.»*

Il procéda bien à une réécriture et non à une simple traduction d'*‘Un di Velt hot geshvign’*, à une condensation aussi, à une adaptation en vue de la publication en France, à une édulcoration surtout car il substitua, à un survivant en colère qui voyait son témoignage comme une réfutation de ce qu'avaient fait les nazis aux juifs, un autre qui était hanté par la mort, dont la plainte principale était dirigée contre Dieu, et non contre le monde ou les nazis. Des différences sont significatives : dans la version yiddish, Moïshele ne joue qu'un rôle de témoin, alors que, dans la version française, les enseignements de Moché annonçaient la remise en question de Dieu à laquelle Éliezer allait en venir dans le camp ; dans la version yiddish, Élie Wiesel écrit qu'après la libération de Buchenwald, certains survivants des camps, les *«garçons juifs»*, s'étaient précipités à Weimar pour *«fargvaldikn daytshe shiksés»* (*«violenter jeunes Allemandes»*), tandis que la version française ne mentionne que des

«jeunes gens» qui vont «*coucher avec des filles*». Les deux versions furent donc écrites pour des publics différents, la version yiddish étant destinée à un lectorat juif avide de vengeance, tandis que, pour le public français (largement chrétien et absent, au pire, complice du génocide), peut-être en suivant les conseils du catholique François Mauriac, l'essentiel de la colère fut retiré. Le désir de vengeance ne se manifeste en effet qu'une seule fois : «*Voir l'usine se consumer dans l'incendie, quelle vengeance ! [...] Chaque bombe qui éclatait nous remplissait de joie, nous redonnait confiance en la vie.*» (page 98). Et, à la fin, Éliezer reproche à ses compagnons de camp de s'être, après la Libération, dérobés à la vengeance à laquelle lui-même n'aspire plus : «*Le lendemain matin, certains des jeunes gens allèrent à Weimar chercher des pommes de terre et des vêtements, et aussi coucher avec des filles. Mais de vengeance, aucun signe.*» (page 178).

En 1955, Élie Wiesel envoya le manuscrit à François Mauriac qui alla le porter lui-même à plusieurs éditeurs dont aucun, même avec l'appui et les contacts du «maître», n'accepta de le publier. On le trouvait trop sombre, trop triste, trop morbide ; on disait que personne ne le lirait ; on préférait oublier (ou ne rien savoir?) ; on craignait aussi que son auteur soit «l'écrivain d'un seul livre».

À l'automne 1956, François Mauriac écrivit à Jérôme Lindon, des "Éditions de minuit" : «Voici le livre de "l'enfant juif". Je vous le recommande chaudement.» Le 19 décembre 1956, Jérôme Lindon envoya une lettre à Élie Wiesel pour lui exprimer son enthousiasme après la lecture du texte, lui demandant toutefois des «corrections de détail». Le 22 décembre, Élie Wiesel lui répondit qu'il lui donnait toute latitude. Le 2 janvier 1957, après une nouvelle lecture du texte, Jérôme Lindon fit savoir à l'auteur qu'il considérait son ouvrage comme un document capital, même s'il n'apportait pas ce que les journaux appelaient des «révélations sensationnelles». «Comme éditeur, ajouta-t-il, je désire donner à ces pages la plus grande publicité.»

S'ensuivit toute une correspondance sur la «commercialisation» du livre. Puis Jérôme Lindon se mit au travail, expurgeant le texte de tout ce qui n'était pas entièrement nécessaire, le réduisant ainsi à cent soixante trois pages.

François Mauriac décida d'écrire la préface de l'oeuvre, dont il disait qu'«aucune [...] ne saurait être comparée», que «ce témoignage qui vient après tant d'autres et qui décrit une abomination dont nous pourrions croire que plus rien ne nous demeure inconnu, est cependant différent, singulier, unique». Il voyait en l'auteur «un Lazare ressuscité, et pourtant toujours prisonnier des sombres bords où il erra, trébuchant sur des cadavres déshonorés». «Ce livre extraordinaire» le retenait par «un autre aspect» : «L'enfant qui nous raconte ici son histoire était un élu de Dieu. Il ne vivait, depuis l'éveil de sa conscience, que pour Dieu, nourri du Talmud, ambitieux d'être initié à la Kabbale, voué à l'Éternel. Avions-nous jamais pensé à cette conséquence d'une horreur moins visible, moins frappante que d'autres abominations, - la pire de toutes, pourtant, pour nous qui possédons la foi : la mort de Dieu dans cette âme d'enfant qui découvre d'un seul coup le mal absolu?» Ainsi, il établissait une hiérarchie implicite des horreurs de l'Holocauste ; pour ce croyant, ce qui était «le pire de tout» dans le meurtre de six millions de juifs était «la mort de Dieu dans l'âme de cet enfant». Il renchérisait encore sur son prosélytisme chrétien en affirmant «que ce qui a constitué une pierre d'achoppement pour sa foi est devenu la pierre angulaire de la mienne [...] la correspondance entre la croix et la souffrance humaine demeure, selon moi, la clé du mystère insondable dans lequel la foi de son enfance a sombré.» Il vit même dans les juifs massacrés de l'Holocauste une version emblématique du Christ plus que des victimes d'un événement dans lequel la France de Vichy et la passivité intellectuelle de l'Europe avait quelque responsabilité. En trois pages, l'écrivain catholique s'exonérait (et exonérait avec lui tous les chrétiens et tous les Européens) de sa responsabilité dans l'antisémitisme chrétien. Loin de troubler sa conscience, tout l'Holocauste juif était pensé comme un renfort de la foi chrétienne, au lieu d'être l'occasion d'une remise en question. On peut donc s'étonner que cette préface ait été autorisée à devenir partie intégrante d'un écrit juif sur l'Holocauste. Cependant, François Mauriac perçut bien que «Sion a ressurgi pourtant des crématoires et des charniers. La nation juive est ressuscitée d'entre ces millions de morts. C'est par eux qu'elle est de nouveau vivante.»

Élie Wiesel allait continuer à clamer son admiration pour l'écrivain français qui s'était fait le champion du livre : «*Il était mon protecteur, mon guide, mon ami. Je lui dois beaucoup. Sans lui, je serais peut-être devenu un écrivain, mais pas un écrivain français. C'est lui qui m'a aidé à faire éditer "La nuit" en France. Il est allé aux "Éditions de Minuit" pour remettre en mains propres le manuscrit à Jérôme Lindon, qui l'a un peu remanié. Sa préface, publiée dans "Le Figaro littéraire", a lancé l'ouvrage, encourageant les critiques à en parler. Jusqu'à sa mort, il a veillé sur ma carrière littéraire.*» Il le considère comme un homme généreux, noble et courageux, qui est toujours allé à contre-courant, contre son propre milieu.

En avril 1957, commença à se poser la question du titre. Jérôme Lindon proposa «*Un an de mon enfance*», titre sous lequel le contrat fut signé en novembre 1957. Mais ce fut que le début d'une longue liste de titres, Élie Wiesel et François Mauriac donnant chacun son avis jusqu'à ce que tout le monde s'accorde sur «*La nuit*» en mai 1958.

Le 13 mars 1958, Élie Wiesel, relisant les épreuves, proposa qu'on sorte le livre le 11 avril, date de la libération de Buchenwald, en même temps qu'il félicita Jérôme Lindon : «*Oui, ce livre vous exprime autant qu'il m'exprime, moi. La voix est la mienne. Mais l'ingénieur du son, c'est vous.*» Il estimait que l'éditeur avait eu raison d'effectuer des raccourcissements et remaniements, lui-même «*redoutant tout ce qui pouvait paraître superflu*» : «*Raconter trop m'effrayait plus que de dire moins*», expliqua-t-il dans la préface à l'édition américaine de «*La nuit*» (2006), tout en ajoutant : «*Les passages supprimés [du texte] n'en sont pas absents. Dans le cas d'Auschwitz, le non-dit pèse plus que le reste.*» («*Tous les fleuves vont à la mer*»).

Il y mit cette dédicace : «*À la mémoire de mes parents et de ma petite sœur, Tzipora.*», qui annonçait déjà la tragédie et le fait que le narrateur allait être le seul survivant.

À la suite d'un malentendu, François Mauriac ayant quitté Paris avec l'unique version corrigée, la publication fut repoussée à juin 1958.

### Intérêt de l'action

Ce bref et mince volume qu'est «*La nuit*», qui peut être lu en une heure, et porté en poche, est pourtant, sur l'expérience des camps de la mort, un témoignage crucial, d'une transparente, effroyable et dévastatrice simplicité, d'une telle sobriété qu'on a le sentiment d'une expérience distillée jusque dans son essence, d'une puissance terrible, l'absence de pathos rendant plus émouvant, sidérant et atterrant, presque insoutenable, le récit douloureux, choquant et bouleversant des détails de la cruauté infligée aux prisonniers des camps nazis.

Constamment tendu, constamment sur le point d'exploser d'émotion contenue, la composition du livre étant très élaborée, le récit se déroule comme une tragédie inexorable et fatidique, la tragédie d'une horreur annoncée puis en marche.

Élie Wiesel révéla en 1983 : «*Le véritable thème de "La nuit" est celui du sacrifice d'Isaac, le thème fondateur de l'histoire juive. Abraham veut tuer Isaac, le père veut tuer son fils, et selon une tradition légendaire le père tue en effet son fils. L'expérience de notre génération est, à l'inverse, celle du fils qui tue le père, ou plutôt qui survit au père. "La nuit" est l'histoire de cette expérience.*» En fait, dans la Bible, si Dieu demande à Abraham de lui sacrifier son fils, si Abraham accepte, ainsi qu'Isaac, un ange de Dieu appelle le père, retient sa main au dernier moment, lui fait voir un bélier qu'il prend pour «*l'offrir en holocauste à la place de son fils*» («*Genèse*», 22, 13). Le sacrifice d'Isaac est plutôt représenté dans le livre par la pendaison du petit «*pipel*», dans lequel on peut voir aussi Jésus sur la croix, «*l'ange aux yeux tristes*» étant pendu avec «*deux autres détenus*», qui sont comme les deux larrons du Golgotha, et Éliezer répondant in petto à la voix qui demandait : «*Où donc est Dieu?*» «*Le voici - il est pendu ici, à cette potence...*» (page 105).

La tragédie, qui éclate dans une société où tout était si paisible, dont les membres n'avaient fait le moindre mal à quiconque, est annoncée par de nombreuses prolepses, des sauts dans l'avenir : «*Les Allemands étaient déjà dans la ville, les fascistes étaient déjà au pouvoir, le verdict était déjà*

*prononcé et les Juifs de Sighet souriaient encore.»* (page 25) - *«La course vers la mort avait commencé.»* (page 26) - *«Pauvre père ! De quoi es-tu donc mort?»* (page 27) - Les gendarmes hongrois étaient *«le premier visage de l'enfer et de la mort»* (page 39) - *«Que ce feu vienne à s'éteindre un jour, il n'y aurait plus rien au ciel, il n'y aurait que des étoiles éteintes, des yeux morts.»* (page 41) - *«Il n'y avait plus de riches, de notables, de "personnalités", seulement des condamnés à la même peine - encore inconnue.»* (page 42) - *«Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux?»* (page 57). D'autres prolepses viennent simplement rompre la linéarité de la chronologie : *«Son visage [celui de l'officier S.S. qui fait la première déclaration à Auschwitz] est resté dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui.»* (page 66) - *«Je l'[le fait que des «enfants faisaient ici l'objet, entre homosexuels, d'une véritable traite»] appris plus tard»* (page 80) - *«Ils [les souliers d'Éliezer] m'ont quand même été enlevés plus tard»* (page 81) - la rencontre, *«bien des années plus tard, à Paris»* de *«l'ouvrière française»* du *«dépôt»* de Buna (pages 88-89) - le fait que, *«des années plus tard», «à Aden»,* Éliezer vit des passagers s'amuser à jeter des pièces de monnaie aux *«natifs»* (page 156). On trouve aussi des analepses, des retours dans le passé, comme, à la suite de la rencontre, à Auschwitz, entre *«Wiesel de Sighet»* et *«Stein d'Anvers»*, le tableau de la vie très occupée que le premier menait auparavant (page 73) ; comme, à Buchenwald, la mention de ce qui s'était passé *«lors de l'alerte»* (page 166).

Toutefois, la tragédie n'empêche pas des intermèdes amusants :

- l'incapacité du père de marcher au pas, et les leçons que lui donne Éliezer (pages 91-92) ;
- la découverte par Éliezer des amours clandestines d'Idek : *«Cela me parut si comique que j'éclatai de rire.»* (page 93) ;
- le *«tohu-bohu»* créé par Éliezer pendant la *«sélection»* qui eut lieu à Gleiwitz, quand il courut derrière son père dont on le séparait, même s'*«il y eut cependant quelques coups de feu et quelques morts.»* (page 151) ;
- le moment où les détenus, assoiffés, ne pouvant se baisser et sortant leur cuiller, *«chacun mangeait la neige accumulée sur le dos de son voisin»,* ce qui *«faisait rire les S.S. qui observaient le spectacle.»* (pages 151-152).

C'est parce que le texte a été édulcoré au détriment de la vérité littéraire, parce qu'il ne fut pas, comme le présenta Elie Wiesel, un *«cri du cœur»*, un *«élan primal suivant une décennie de silence»*, qu'on peut le considérer comme une œuvre littéraire, qui, cependant, défie toute catégorisation. Déjà, François Mauriac écrivit dans sa préface : *«Ce livre est différent, distinct, unique [...] un livre auquel nul autre ne pourrait être comparé»*. Pourtant, il y vit un *«roman»*, comme le révéla Elie Wiesel dans le premier tome de ses Mémoires, *«Tous les fleuves vont à la mer»* où il protesta : *«"La nuit" n'est pas un roman»* (pages 377-378), s'insurgea contre quiconque suggérerait qu'il puisse s'agir d'une œuvre de fiction, affirma qu'il ne se voulait que témoin, et qu'il ne pouvait *«faire autrement»* que de présenter la vérité des faits intouchée. Mais certains critiques sont quelque peu réticents à considérer *«La nuit»* comme une autobiographie et le compte rendu historique d'un témoin oculaire, ceci du fait justement de différences entre ce livre et les renseignements donnés dans *«Tous les fleuves vont à la mer»* ; ainsi au sujet de son âge (*«Pas encore quinze ans», «J'avais quinze ans»,* dit-il dans *«La nuit»,* alors qu'il en avait seize) ou de la blessure qui se produit au pied dans *«La nuit»,* au genou dans *«Tous les fleuves vont à la mer»*. Ces différences s'expliqueraient cependant par une technique qui permit à Elie Wiesel de se différencier, si peu que ce fût, d'Éliezer, afin de se distancier du traumatisme et de la souffrance qu'il décrivait.

Avec une grande économie de moyens et un choix judicieux d'images fortes, dans un récit d'une pureté et d'une densité exceptionnelles, il parvint à rendre palpables ses souvenirs de l'horreur, nous contant, après le début, qui sonne comme celui d'un conte, des épisodes soigneusement choisis et délimités, des épisodes glaçants d'effroi, enrichis des sentiments qui lui étaient restés, par-delà les années écoulées.

En fait, on peut voir dans *«La nuit»,* au choix, un roman autobiographique, un roman non-fictionnel, des mémoires fictionnalisés, plutôt qu'un simple récit fidèle.

Et on constate qu'Élie Wiesel, soucieux de façonner une belle œuvre, fit preuve d'une grande habileté narrative. Le récit de cette année de calvaire, du printemps 1944 à celui de 1945, est précédé, dans les souvenirs de l'adolescent, d'une succession pernicieuse de présages funestes : la montée au pouvoir du parti fasciste hongrois, l'expulsion des juifs étrangers, la création des ghettos. Autant de redoutables signes avant-coureurs du drame, mais cruellement insuffisants, impuissants à faire croire à la réalité du danger, à mettre en garde l'espérance humaine contre une adversité qui refusa longtemps de dire son nom. L'auteur restitua ainsi les avertissements de Moché-le-Bedeau, rescapé d'un massacre, qui, à l'instar de Cassandre, se perd en vaines supplications à l'égard de ses voisins qui demeurent incrédules.

Puis, après l'évacuation des ghettos, commence une interminable marche vers une déshumanisation imposée à la famille par le seul fait de sa judaïcité. On suit surtout, dans les camps, le père et le fils qui sont tous deux privés de tout, privés de l'espoir du lendemain, privés de la dignité essentielle d'être des hommes, privés de toute compassion. Puis c'est l'épopée effarante de la sortie du camp. Enfin, Éliezer contemple de loin la mort de son père au seuil de la délivrance par l'armée américaine.

Dans ce récit dense, serré, pudique, Élie Wiesel, qui indiqua qu'il avait choisi le style *«des chroniqueurs des ghettos où il fallait tout faire, dire et vivre rapidement, dans un souffle : on ne savait jamais si l'ennemi n'allait pas frapper à la porte pour tout arrêter, pour tout emporter vers le néant. Chaque phrase était un testament.»* (*'Tous les fleuves vont à la mer'*), sut dramatiser encore plus ce qui était déjà terrible.

Il créa un puissant suspense par le compte des pas au moment où son père et lui, à leur arrivée à Auschwitz, sont poussés vers une fosse où *«montaient des flammes gigantesques»*, et où étaient jetés *«des hommes, des enfants»*, tandis qu'il envisage de se suicider : *«Nous nous rapprochâmes peu à peu de la fosse, d'où se dégageait une chaleur infernale. Vingt pas encore. Si je voulais me donner la mort, c'était le moment. Notre colonne n'avait plus à franchir qu'une quinzaine de pas. Je me mordais les lèvres pour que mon père n'entende pas le tremblement de mes mâchoires. Dix pas encore. Huit. Sept. Nous marchions lentement, comme après un corbillard, suivant notre enterrement. Plus que quatre pas. Trois pas. Elle était là maintenant, tout près de nous, la fosse et ses flammes. Je rassemblais tout ce qui me restait de forces afin de sauter hors du rang et me jeter sur les barbelés. Au fond de mon cœur, je faisais des adieux à mon père, à l'univers tout entier et, malgré moi, des mots se formaient et se présentaient dans un murmure à mes lèvres : "Yitgadal veyitkadhach chmé raba"... Que Son nom soit élevé et sanctifié... Mon cœur allait éclater. Voilà. Je me trouvais en face de l'Ange de la mort... / Non. À deux pas de la fosse, on nous ordonna de tourner à gauche, et on nous fit entrer dans une baraque.»* (pages 59-60).

Il rendit haletant le récit de l'acte audacieux d'un homme qu'il montra, au moment d'une alerte, rampant vers *«deux chaudrons de soupe»* abandonnés, poussant *«un hurlement terrible»*, jetant *«sa tête vers le liquide encore fumant»*, pour ne révéler qu'ensuite *«la détonation»*, le fait que *«retombé à terre, le visage maculé de soupe, l'homme se tordit quelques secondes au pied du chaudron, puis ne bougea plus.»* (pages 97-98).

L'épisode le plus intense, où la tragédie atteint son point culminant, est, après celui de la pendaison d'*«un jeune, de Varsovie»* (pages 100-102), celui de la pendaison d'un *«jeune enfant, un pipel»*, *«un ange aux yeux tristes»*, les autres détenus devant passer devant les corps pour constater que, si *«les deux adultes ne vivaient plus. Leur langue pendait, grossie, bleutée»*, *«l'enfant vivait encore... Plus d'une demi-heure il resta ainsi à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux. Et nous devions le regarder bien en face. Il était encore vivant lorsque je passai devant lui. Sa langue était encore rouge, ses yeux pas encore éteints.»* (pages 103-104).

Un suspense est aussi savamment entretenu au long de l'épisode de la seconde *«sélection»* où Éliezer est tout de suite sauvé, tandis que le père est d'abord condamné ; d'où l'élément pathétique de l'héritage qu'il laisse à son fils, avant de réchapper in extremis (pages 112-121).

Semblablement, l'incertitude plane au sujet du pied d'Éliezer et de l'issue de l'opération, d'autant plus que, le camp étant évacué, il lui faudra alors courir (pages 124-127).

Au moment de l'évacuation de Buna, *«des centaines de S.S. armés surgirent de l'obscurité, accompagnés de chiens de bergers. Il ne cessait de neiger. / Les portes du camp s'ouvrirent. De*



*l'autre côté paraissait nous attendre une nuit plus obscure encore.*» (page 133). L'intensité culmine encore dans le récit de «la marche de la mort», les S.S. faisant courir les détenus, abattant «*ceux qui ne pouvaient soutenir le rythme de la course*» (page 135), mais leur donnant aussi des «*mots d'encouragement*» (page 146). Éliezer souffrait horriblement de son «*piéd endolori*», sentait la mort proche, était tenté de s'y abandonner, «*la présence de [s]on père étant la seule chose qui [l]'en empêchait*», car il était son «*seul soutien*» (page 137). Les détenus couraient avec tant de constance qu'ils lui parurent «*les maîtres de la nature, les maîtres du monde [...] plus forts que le froid et la faim, plus forts que les coups de feu et le désir de mourir [...] les seuls hommes sur terre*» (page 138). Au camp de Gleiwitz, la cohue était telle qu'«*on marchait sur des corps endoloris. On piétinait des visages déchirés.*» (page 146), ce que François Mauriac rendit dans sa préface par «il erra, trébuchant sur des cadavres déshonorés». Éliezer, lui-même écrasé, tentait de se «*débarrasser de [s]on invisible assassin*» (page 148), et réussit à se «*creuser un trou dans cette muraille d'agonisants*» (page 148).

Élie Wiesel atteint encore une grande émotion dans l'évocation du «*son d'un violon*», celui de Juniek dont «*toute la vie glissait sur les cordes. Ses espoirs perdus. Son passé calciné, son avenir éteint. Il jouait ce que jamais plus il n'allait jouer.*» puisqu'en effet Éliezer, qui s'endormit, à son réveil, l'aperçut mort (page 149).

Mais on peut considérer comme l'acmé du livre le récit de la fin du père qui en occupe la fin, et où est à la fois inquiétante et pathétique l'alternance continue entre le désir d'Éliezer d'être débarrassé de son père, et les sursauts de son souci de le protéger, de le maintenir en vie, qui est sa propre raison de vivre.

Si «*La nuit*» est l'une des narrations de l'Holocauste les plus saisissantes jamais données, c'est du fait du point de vue maintenu, de la perspective d'Éliezer qui est strictement limitée à sa propre expérience, d'où un ton intensément personnel, subjectif et intime, et, surtout, de la forme littéraire, presque romanesque, de l'écriture.

Élie Wiesel confia en 1983 : «*«La nuit» est un récit, un écrit à part, mais il est la source de tout ce que j'ai écrit par la suite.*» C'est son texte le plus pur, le plus achevé. Jamais plus il n'allait atteindre une telle authenticité et une telle qualité.

### Intérêt littéraire

«*La nuit*» peut aussi être considérée comme un roman par le souci d'Élie Wiesel d'en faire une œuvre d'art.

La langue est d'une grande qualité, d'un haut niveau. On ne reprochera pas à Élie Wiesel cette faute en fait très commune qu'il fit en écrivant : «*Les faibles ne font pas long feu*» (page 75), l'expression signifiant en fait le contraire puisque «faire long feu» se dit d'une fusée qui se consume lentement au lieu d'exploser. Ni le fait que, pendant «*l'office solennel*» de Roch Hachanah, «*des milliers de bouches [...] se prosternaient comme des arbres dans la tempête.*» (page 108). N'est peut-être qu'une simple coquille le fait que Juniek ne joua pas sur son violon «*un fragment d'un concert de Beethoven*» (page 149), au lieu d'un «concerto». Il fit aussi varier des orthographes, passant de «*livres kabbalistiques*» (page 18) à «*réves cabbalistiques*» (page 84), de «*kapo*» à «*Kapo*» (pages 94- 95), de «*kommando*» à «*commando*» (page 80), etc..

Cette langue demeure simple car rares sont les mots quelque peu recherchés ; citons celui par lequel sont qualifiés les détenus du fait de leurs accoutrements au moment de l'évacuation de Buna : «*Paillasses*» (page 131) qui, désignant un «bateleur de théâtre forain», prolongeait «*saltimbanques*», «*clowns*» employés auparavant.

On ne trouve que quelques exemples de français familier :

- «*au bout du rouleau*» (page 159) : «épuisé».
- «*bobards*» (page 127) : «fausses nouvelles», «faux bruits».
- «*Boches*» (pages 40, 42) : terme injurieux par lequel les Français désignent les Allemands.
- «*bon pour le crématoire*» (page 112) : «voué infailliblement».

- «*chaudière*» (page 85) : «récipient métallique où l'on fait chauffer, bouillir ou cuire» (sens ancien, vivant encore au Québec).
- «*claqué*» (page 142) : «fatigué», «exténué».
- «*craquer*» (page 159) : «céder brusquement à une émotion».
- «*crever*» (page 153) : «mourir» - «*Ne te crève pas*» (page 84) : «Ne te fatigue pas».
- «*gars*» (page 136) : «jeune homme».
- «*gosse*» (pages 54, 103) : «enfant».
- «*avoir les nerfs en boule*» (page 89) : «être très énervé».

Élie Wiesel prétendit que, dans aucun de ses livres, n'est prononcée une parole grossière, vulgaire («*J'essaie toujours de retrouver une pureté ancienne. C'est pourquoi mes amis m'ont parfois critiqué en reprochant à mon langage de n'être pas le langage courant.*»). Mais il ne pouvait manquer de rapporter, dans «*La nuit*», de rudes propos. On trouve :

- des injures : «*espèce d'idiot*» (page 54) - «*Fils de chiens [...] fils de porc*» (page 55) - «*fils de cochon*» (page 95) - «*canailles, chiens pouilleux*» (page 135) ;
- de violentes menaces : «*je t'écrase sur place*» (page 55) ;
- des ordres méprisants : «*Fiche-moi la paix. Fous le camp.*» (page 142).

De même, il lui fallait bien parsemer son texte de mots allemands :

- «*Achtung !*» (page 113) : «Attention !».
- «*elteste*» («aîné») : Le mot se trouve dans «*blockelteste*» (page 116, «le plus âgé du bloc»), «*Stubenelteste*» (page 115, «les plus âgés de la chambrée»).
- «*kapo*» (pages 63, 66, 67, 94, etc.) : Ce serait la contraction de «*Kameradenpolizei*», mot signifiant «camarade policier», et qui désignait les personnes, souvent recrutées parmi les prisonniers de droit commun les plus violents ou parmi ceux dont la ruse ou la servilité avait permis d'échapper provisoirement à l'extermination, qui étaient chargées d'encadrer les prisonniers dans les camps de concentration nazis. On trouve aussi «*Lagerkapo*» (page 101) et «*Oberkapo*» (page 102), pour «kapo en chef».
- «*kommando*» (pages 80, 93) : Mot qui signifie «détachement militaire». On trouve aussi «*la Sonder-Kommando*» (page 61) où «*sonder*» signifie «spécial», ce «*kommando*» (le mot est habituellement masculin) étant formé de prisonniers des camps d'extermination nazis forcés de participer au processus de la «solution finale», sans prendre part aux assassinats proprement dits.
- «*meister*» (page 83) : Mot qui signifie «maître» et désignait un patron civil à l'usine de Buna.
- «*Raus*» (page 61) : Réduction de «*heraus*» qui signifie «dehors», mais est plutôt généralement employé au sens de «vite !».

Le texte de «*La nuit*» est la plupart du temps concis, clair, franc et incisif, presque journalistique, les phrases étant brèves, dénuées de sentimentalisme, de grandiloquence, de rhétorique ou d'idées abstraites, ce qui, de façon générale, donne au témoignage un ton distancé, vidé de tout pathos, d'une sincérité édifiante, chaque phrase semblant pesée et délibérée.

Le souci de simplicité et de rapidité d'Élie Wiesel, mais aussi de marquer le caractère extrêmement routinier de la vie imposée aux prisonniers, le conduisit à adopter souvent un style elliptique :

- «*Printemps 1944. Nouvelles resplendissantes du front russe*» (page 22).
- Au moment de l'expulsion brutale du ghetto : «*Debout. Comptés. Assis. Debout encore. De nouveau par terre. Sans fin.*» (page 39).
- À la synagogue : «*Épouvantables vingt-quatre heures passées là.*» (page 43).
- Mengele est ainsi décrit : «*officier S.S. typique, visage cruel, non dépourvu d'intelligence, monocle*» (page 56).
- À l'arrivée à une «*nouvelle baraque*» : «*Un baril de pétrole à la porte. Désinfection. [...] Une douche chaude ensuite. À toute vitesse. [...] Courir encore. Encore une baraque : le magasin. De très longues tables. Des montagnes de tenues de bagnards.*» (pages 63- 64).
- Un officier S.S. est «*un homme grand, la trentaine, le crime inscrit sur son front et dans ses pupilles.*» (page 66).

- Dans le camp : «*À chaque pas, une pancarte blanche avec un crâne de mort noir qui nous regardait. Une inscription : "Attention ! Danger de mort". Dérision.*» (page 69).
- Des S.S. sont ainsi esquissés : «*Revolvers, mitraillettes, chiens policiers.*» (page 69).
- La routine est définie : «*Le matin : café noir. À midi : soupe. [...] À six heures de l'après-midi : appel. Ensuite du pain et quelque chose. À neuf heures : au lit.*» (page 72).
- «*Le chef de tente*» à Buna est dessiné à gros traits : «*Le visage d'un assassin, les lèvres charnues, les mains pareilles aux pattes d'un loup*» (page 80).
- D'autres détenus sont brièvement définis : «*Juliek, Polonais, des lunettes et un sourire cynique sur son visage pâle. Louis, originaire de Hollande, violoniste réputé.*» (page 82). «*Hans, jeune Berlinoise plein d'esprit.*» (page 83).
- Le contremaître, «*Franek, ancien étudiant à Varsovie*» (page 83) est violent : «*Gauche, droite : des coups de poing ! Gauche, droite : des gifles !*» (page 91).
- À Roch Hachanah, le père ne montra «*pas l'ombre d'une expression. Vaincu.*» (page 111).
- Le processus quotidien du retour au camp est souligné : «*La marche militaire. La porte. Le camp.*» (page 121).
- Le séjour à l'hôpital est apprécié par Éliezer : «*Plus de cloche, plus d'appel, plus de travail.*» (page 124).
- Son voisin est dans un état inquiétant : «*La peau et les os, des yeux éteints.*» (page 124).
- Juste avant l'évacuation du camp devant l'approche des Russes, Éliezer se dit : «*Entre eux et nous - une nuit, notre dernière nuit.*» (page 131).
- La «marche de la mort» est évoquée : «*Route sans fin. Se laisser pousser par la cohue, se laisser entraîner par le destin aveugle.*» (page 138).
- Lors de la traversée d'«*un village abandonné*», Éliezer observe : «*Pas âme qui vive. Pas un aboiement. Des maisons aux fenêtres béantes.*» (page 139).
- Écrasé par un compagnon qui s'est couché sur lui, il constate : «*Une mort silencieuse, l'étranglement. Pas moyen de crier, d'appeler au secours.*» (page 148).
- Les bagnards, «*au beau milieu d'un champ*», attendent sous la neige, soumis à cet ordre : «*Défense de s'asseoir, ni de bouger.*» (page 151).
- Dans le train qui va vers Buchenwald, Éliezer note : «*Serrés les uns contre les autres pour tenter de résister au froid, la tête vide et lourde à la fois, au cerveau un tourbillon de souvenirs moisis.*» (page 153).
- Dans le wagon sans toit du train roulant vers Buchenwald, se répandent : «*Plaintes, gémissements. Cris de détresse lancés à travers le vent et la neige.*» (page 160).
- Quand se manifeste «*le mouvement de résistance*» de Buchenwald, on entend : «*Rafales. Éclatements de grenades.*» (page 177).
- Éliezer remarque : «*Mais de vengeance, aucun signe.*» (page 178) chez les jeunes gens du camp après la libération.

Cependant, des effets littéraires ne manquent pas de donner au texte beaucoup de relief. On remarque ainsi :

#### Des traits d'ironie ou d'humour noir :

- Éliezer commente : «*Nous nous installâmes. (Quel mot !)*» (page 40) - «*Ces rencontres nous emplissaient de joie – oui, de joie.*» (page 62).
- De la boue recouvrant ses «*chaussures neuves*», elles ne lui seront pas confisquées, et il marque sa paradoxale satisfaction : «*Je remerciai Dieu, dans une bénédiction de circonstances, pour avoir créé la boue dans son univers infini et merveilleux.*» (page 66).
- Il se moque du fait qu'à Auschwitz «*à chaque pas, une pancarte blanche avec un crâne de mort noir qui nous regardait. Une inscription : "Attention ! Danger de mort". Dérision : y avait-il ici un seul endroit où l'on ne fût pas en danger de mort?*» (page 69).
- Il annonce : «*Les S.S. nous offrirent un beau cadeau pour la nouvelle année.*» (page 111), alors qu'il s'agit de la terrible «*sélection*».

- Élie Wiesel utilise des traits d'union pour lier ironiquement des mots dont l'ensemble est présenté comme une sorte de formule répétée mais laissée lettre morte : *«la paix-dans-le-monde, les pourparlers-avec-la-Croix-Rouge-pour-notre libération»* (page 127).
- Pour le juif hongrois de l'hôpital, Hitler *«est le seul à avoir tenu ses promesses, toutes ses promesses, au peuple juif.»* (page 128), et cette idée revient à Buchenwald : *«C'était la fin ! Hitler allait tenir sa promesse.»* (page 176).
- Quand les juifs sont convoqués sur la place d'appel, *«il n'y avait que cela à faire : Gustav, le responsable du bloc, nous parlait avec son bâton.»* (page 176).

Des répétitions expressives : *«danser une danse de mort.»* (page 140) - *«La neige continuait à tomber drue.»* (page 132) - *«Il ne cessait de neiger. [...] Il neigeait sans fin.»* (page 133) - *«La neige continuait de tomber en flocons épais sur les cadavres.»* (page 142) - *«Sur la route, il neigeait, il neigeait, il neigeait sans fin.»* (page 145) - *«La neige tombait serrée. [...] La neige commençait à constituer une couche épaisse sur nos couvertures.»* (page 151) - *«Il ne cessait de neiger.»* (page 155) - *«et la neige n'arrêtait toujours pas de tomber.»* (page 159).

Ces notations, qui scandent tout l'épisode de «la marche de la mort», participent d'une constante sensibilité au paysage, au temps qu'il fait au fil des saisons : *«Les arbres étaient en fleur.»* (page 22) - *«Il faisait un temps merveilleux»* (page 25) - *«Le samedi précédant la Pentecôte, sous un soleil printanier...»* (page 29) - *«La chaleur était intense.»* (page 35) - *«Le même soleil d'enfer.»* (page 38) - *«Heureux ceux qui se trouvaient près d'une fenêtre, ils voyaient défiler le paysage en fleurs.»* (page 45) - *«Un soleil de printemps.»* (page 68) - *«C'était une belle journée d'avril. Des parfums de printemps flottaient dans l'air.»* (page 69) - *«À l'horizon, le soleil se couchait.»* (page 104) - *«L'hiver était là. Les jours se firent plus courts et les nuits devinrent presque insupportables. Aux premières lueurs de l'aube, le vent glacé nous lacérait comme un fouet.»* (page 123) - *«Un vent glacé soufflait avec violence.»* (page 135) - *«Enfin, l'étoile du matin apparut dans le ciel gris. Une vague clarté commençait à traîner à l'horizon.»* (page 138) - *«Un vent terrible se leva [...] On n'allait pas tenir longtemps dans ce vent glacial, dans cette bourrasque.»* (page 159).

Des comparaisons nombreuses et souvent très significatives :

- Moché *«avait la gaucherie du clown»* (page 15).
- Se plaignant d'être pris pour *«un fou»*, *«des larmes, comme des gouttes de cire, coulaient de ses yeux.»* (page 21).
- Lors de la réunion cruciale du Conseil, *«la cour devint comme l'antichambre d'une salle d'opération.»* (page 29).
- À l'attente de la déportation, dans les languissantes journées du ghetto, *«la lassitude, telle du plomb fondu, s'était coagulée dans les veines, dans les membres, dans le cerveau.»* (page 34).
- Au moment du départ des premiers déportés, il semblait à Éliezer *«voir une page arrachée à quelque livre de contes, à quelque roman historique sur la captivité de Babylone ou sur l'inquisition en Espagne.»* (page 36).
- Les déportés étaient *«courbés comme des chiens battus»* (page 36).
- Après leur départ, *«la rue était semblable à un marché abandonné à la hâte.»* (page 36).
- *«La journée du lundi passa comme un petit nuage d'été, comme un rêve, aux premières heures de l'aube.»* (page 37).
- Éliezer et les siens étant déportés à leur tour, les gendarmes hongrois étaient pour lui *«le premier visage de l'enfer et de la mort»* (page 39).
- Lors de la première nuit passée hors de la maison, *«les étoiles n'étaient que les étincelles du grand feu qui nous dévorait. Que ce feu vienne à s'éteindre un jour, il n'y aurait plus rien au ciel, il n'y aurait que des étoiles éteintes, des yeux morts.»* (page 41).
- Au moment du départ, *«la synagogue ressemblait à une grande gare : des bagages et des larmes.»* (page 43).
- Éliezer constate : *«Nous étions tombés dans le piège, jusqu'au cou.»* (page 46).

- Mme Schächter «*ressemblait à un arbre desséché dans un champ de blé.*» (page 47). Son hystérie était telle que c'était «*comme si une âme maudite était entrée en elle et parlait du fond de son être.*» (page 48).
- Devant la cheminée du camp, des juifs voudraient résister, «*ne pas aller comme le bétail à l'abattoir.*» (page 55). Plus loin, les «*camps de concentration*» sont désignés comme «*les abattoirs*», «*les usines de la mort*» (page 113).
- Croyant être conduits à la fosse incandescente, les détenus marchaient «*lentement, comme après un corbillard, suivant [leur] enterrement.*» (page 59).
- Pour Éliezer, la baraque semble «*l'antichambre de l'enfer*» (page 61).
- Il note : «*Tout s'estompait dans un brouillard.*» (page 63) - «*Nous étions des âmes maudites errant dans le monde-du-néant, des âmes condamnées à errer à travers les espaces jusqu'à la fin des générations, à la recherche de leur rédemption, en quête de l'oubli - sans espoir de le trouver.*» (page 63) - «*Nous étions des arbres desséchés au cœur d'un désert.*» (page 65).
- Un officier S.S. dévisage les détenus «*comme une bande de chiens lépreux s'accrochant à la vie*» (page 66).
- Il annonce : «*Auschwitz n'est pas une maison de convalescence.*» (pages 66-67). Mais, plus loin, les détenus faisant «*une petite sieste*», Éliezer commente : «*Auschwitz était bien une maison de repos.*» (page 71).
- Le surveillant tzigane réagit à la question du père d'Éliezer «*comme soudain réveillé d'un sommeil léthargique*» (page 67).
- Arrivé à Buna, Éliezer observe : «*Le camp avait l'air d'avoir subi une épidémie.*» (page 79).
- «*Le chef de tente*» avait «*les mains pareilles aux pattes d'un loup*» (page 80).
- Les travailleurs sont choisis par des «*kapos*» «*comme on choisit une bête, une marchandise.*» (page 82).
- Le «*meister*» «*ne fit guère plus attention à chacun de nous qu'un commerçant à une livraison de vieux chiffons.*» (page 83).
- Éliezer raconte : Idek «*se jeta sur moi comme une bête féroce*» (page 87).
- Au moment de l'alerte, «*le camp ressembla à un navire évacué.*» (page 96).
- Les «*deux chaudrons de soupe*» abandonnés semblent être un «*festin royal*» (page 96), «*deux agneaux guettés par des centaines de loups. Deux agneaux sans berger, offerts.*» (page 97).
- Vers ces «*chaudrons*», un homme «*rampe comme un ver*» (page 97) ; il semble «*se regarder dans la soupe*», y chercher «*son reflet de fantôme*» (page 97).
- Pour ceux qui le contemplant, «*la jalousie [les] consumait comme de la paille.*» (page 97).
- Après le bombardement, Éliezer remarque : «*Nous nous retrouvions dans notre cimetière.*» (page 98).
- Au moment de la pendaison du «*pipel*», «*tranchant comme une épée, un ordre traversa l'air.*» (page 101).
- Le «*pipel*» «*avait le visage d'un ange malheureux*» (page 103), est désigné plus loin comme «*l'ange aux yeux tristes*» (page 103).
- Les «*trois potences [sont] trois corbeaux noirs.*» (page 103).
- Pendant «*l'office solennel*» de Roch Hachanah, «*des milliers de bouches [...] se prosternaient comme des arbres dans la tempête.*» (page 108).
- Éliezer, se sentant «*seul dans le monde, sans Dieu, sans hommes. Sans amour ni pitié*», indique : «*Je n'étais plus que cendres*» (page 110).
- Après qu'ait été dit le «*Kaddich*», «*personne n'osait s'arracher à ce mirage.*» (page 110).
- Alors qu'Éliezer vient «*lui souhaiter une heureuse année*», le père a «*les épaules affaissées comme sous une lourde charge*» (page 110).
- Les «*vétérans*» de Buna disaient : «*C'est un paradis aujourd'hui*» ; «*il y a deux ans Buna était alors un vrai enfer*» (page 112) ;
- Pour la «*sélection*», le «*chef de bloc*» conseille : «*Courez comme si le diable était à vos trousses !*» (page 114).
- «*Tous les détenus du bloc se tenaient nus entre les lits. C'est ainsi qu'on doit se tenir au Jugement dernier.*» (page 114).

- Le «*bloc*» devient alors le «*creuset de la mort*», le «*centre de l'enfer.*» (page 118).
- Dans l'incertitude du sort de son père, Éliezer déambule «*comme un somnambule*», est traité «*comme un orphelin*» (page 120).
- Les yeux d'Akiba Drumer «*se vidaient d'un seul coup, n'étaient plus que deux plaies ouvertes, deux puits de terreur*» ; puis, «*condamné*», il «*tend son cou au bourreau.*» (page 122).
- L'hiver étant venu, Éliezer note : «*Le vent glacé nous lacérait comme un fouet.*» (page 123).
- Après son opération, il est réconforté par la présence de «*son*» docteur : «*Chacun de ses mots était un baume et chacun de ses regards m'arrivait comme un signe d'espoir.*» (page 125).
- Les «*bobards*», selon lesquels «*l'Armée Rouge fonçait sur Buna*», étaient «*une injection de morphine*» (page 127).
- Pour le voisin d'Éliezer à l'infirmerie, qui est pessimiste, «*Hitler a bien précisé qu'il anéantirait tous les Juifs avant que l'horloge sonne douze coups*» (page 127). Aussi, plus loin, se demande-t-on si les S.S. «*allaient permettre à des Juifs d'entendre sonner la douzième heure.*» (page 129).
- Au moment de l'évacuation, «*le camp était devenu une ruche.*» (page 128). «*Les détenus se montraient dans d'étranges accoutrements : «on eut dit une mascarade. [...] Pauvres saltimbanques [...] pauvres clowns dont le visage de fantôme sortait d'un monceau de tenues de bagnards ! Paillasses.*» (page 131).
- «*La cloche sonna. Le glas. L'enterrement. La processsion allait se mettre en marche.*» (page 132).
- C'est «*la marche de la mort*» au cours de laquelle, les détenus, pressés par les S.S., couraient «*comme des automates.*» (page 135) ; où Éliezer est effrayé par «*ces vagues d'hommes [qui] déferlaient comme un raz-de-marée, et [il] auraient écrasé comme une fourmi.*» (page 137-138), considère qu'il n'était «*plus qu'un somnambule.*» (page 138).
- À la pause, «*la neige [lui] paraissait un tapis bien doux, bien chaud.*», était un «*bon duvet*» (page 139).
- Mais il constate : «*Autour de moi, tout paraissait danser une danse de mort. [...] Je marchais dans un cimetière. Parmi des corps raidis, des bûches de bois.*» (page 140).
- Le père, se réveillant, a «*le regard d'un orphelin.*» (page 142).
- Le Rabi Eliahou part «*comme une ombre balayée par le vent*» (page 144).
- La marche reprise, «*les morts restèrent dans la cour, sous la neige, comme des gardes fidèles assassinés, sans sépulture.*» (page 145).
- Éliezer pense : «*Mon pied [...] s'était détaché de mon corps comme la roue d'une voiture*» (page 145).
- Le camp de Gleiwitz paraît être «*le suprême refuge, la porte donnant sur la vie.*» (page 146).
- Les deux Wiesel y sont renversés «*par cette marée qui déferlait.*» (page 146).
- Au son pur du violon, qui, au milieu du chaos, brise le silence de la mort, et fait tressaillir les prisonniers, Éliezer se dit : «*C'était comme si l'âme de Juliek lui servait d'archet*» (page 149).
- Le violon, «*piétiné, écrasé*» est un «*petit cadavre insolite et bouleversant*» (page 150).
- Les détenus étant chassés des baraques, «*chacun avait jeté sur son dos quelques couvertures, comme des châles de prière.*» (page 150).
- Dans le train parti de Gleiwitz, les détenus avaient «*au cerveau un tourbillon de souvenirs moisis*» (page 153).
- Éliezer y découvrit «*un enchevêtrement de formes humaines [...] s'entassant les unes contre les autres, comme un champ de pierres tombales couvertes de poussière aux premières lueurs de l'aube.*» (page 153).
- Un mort est jeté du train «*tel un sac de farine*» (page 154).
- La bataille dans le train oppose «*des bêtes de proie déchaînées, la haine animale dans les yeux*» (page 157).
- «*Soudain un cri s'éleva dans wagon, le cri d'une bête blessée.*» (page 160).
- Retrouvant son père, Éliezer, «*comme une bête sauvage*», se fraie un passage pour lui apporter du café, et il a pour lui «*la reconnaissance d'une bête.*» (pages 166-167).
- Il a «*le visage couleur de feuilles mortes*» (page 168).

### Quelques métaphores :

- Moché dit à Éliezer : «*Il y a mille et une portes pour pénétrer dans le verger de la vérité mystique.*» (page 18).
- «*On souhaitait [à Pâques, dans le ghetto] que la fête finisse pour n'être plus obligés de jouer cette comédie. Le septième jour de Pâque, le rideau se leva.*» (page 26). Cette métaphore du théâtre réapparaît au moment du bombardement du camp : «*L'entr'acte était terminé.*» (page 99).
- La communauté, à la nouvelle de la déportation, «*tenait à boire ce vin amer jusqu'à la lie.*» (page 31).
- Le ghetto vidé de ses habitants est «*une tombe ouverte*». (page 37).
- «*Le baromètre de la confiance fit un bond*» (page 50) aux bonnes nouvelles reçues à l'arrivée à Auschwitz.
- «*L'épée est suspendue au-dessus des têtes*» disaient «*les plus vieux*» des détenus (page 56).
- L'«*azur muet*» (page 60) ne désigne plus seulement le bleu intense, qui est la couleur du ciel, mais le siège de la divinité.
- «*La roue de l'Histoire fit un tour*», le 5 avril 1945. (page 175).

### Des personnifications :

- «*Une flamme noire s'était introduite dans mon âme et l'avait dévorée.*» (page 64).
- «*Le mot "cheminée" [...] flottait dans l'air, mêlé à la fumée.*» (page 67).
- «*Mes pieds couraient sans que j'y pense.*» (page 68).

Mais la personnification la plus puissante et lancinante est celle de la mort : «*La mort m'enveloppait jusqu'à m'étouffer. Elle collait à moi. Je sentais que j'aurais pu la toucher.*» (page 137) - «*Autour de moi elle s'installait sans bruit, sans violence. Elle saisissait quelque endormi, s'insinuait en lui et le dévorait peu à peu.*» (page 141) - «*La mort n'avait guère besoin d'aide. Le froid faisait consciencieusement son travail.*» (page 145) - «*Je discutais avec la mort elle-même, avec la mort qu'il [Chlomo] avait déjà choisie.*» (page 165).

Élie Wiesel atteint dans «*La nuit*» des accents d'un grand lyrisme quand il écrit :

- «*le goût amer de la terreur*» (page 46)
- «*J'entendais seulement ce violon et c'était comme si l'âme de Juniek lui servait d'archet. Il jouait sa vie. Toute sa vie glissait sur les cordes. Ses espoirs perdus. Son passé calciné, son avenir éteint.*» (page 149).
- «*Les nuits laissaient dans notre âme la lie de leur obscurité*» (page 155).

Ce lyrisme éclate surtout dans ce passage, que François Mauriac cita d'ailleurs in extenso dans sa préface : «*Jamais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp, qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée. / Jamais je n'oublierai cette fumée. / Jamais je n'oublierai les petits visages des enfants dont j'avais vu les corps se transformer en volutes sous un azur muet. / Jamais je n'oublierai ces flammes qui consumèrent pour toujours ma Foi. / Jamais je n'oublierai ce silence nocturne qui m'a privé pour l'éternité du désir de vivre. / Jamais je n'oublierai ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme, et mes rêves qui prirent le visage du désert. / Jamais je n'oublierai cela, même si j'étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais.*» (page 60) Si, en fait, on ne dénombre que six «verrouillages», on apprécie, dans ce passage, la présence de figures de style, comme :

- l'anaphore, la répétition du même mot au commencement de plusieurs phrases, qui traduit des sentiments puissants, a un fort pouvoir expressif et persuasif, une valeur incantatoire ;
- le zeugma qui consiste à faire dépendre d'un même mot deux termes disparates qui entretiennent avec lui des rapports différents : «*ces flammes qui consumèrent pour toujours ma Foi.*» - «*ce silence nocturne qui m'a privé pour l'éternité du désir de vivre*» - «*ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme*» - «*mes rêves qui prirent le visage du désert*» ;
- l'hyperbole qui consiste à exagérer l'expression d'une idée ou d'une réalité afin de la mettre en relief, qu'on trouve dans les citations précédentes, d'autres exemples parsemant le texte : «*Le monde était un wagon hermétiquement clos.*» (page 46) - «*À chaque grincement de roue sur le rail, il nous semblait qu'un abîme allait s'ouvrir sous nos corps*» (page 48) - «*Notre terreur allait faire éclater les*

*parois du wagon*» (page 48) - «*Cette conversation n'avait duré plus de quelques secondes. Elle m'avait semblé une éternité.*» (pages 56-57) - «*Un poids me tomba du cœur*» (page 57) - «*Mon cœur allait éclater.*» (page 60) - «*Une fatigue inhumaine m'accablait.*» (page 63) - «*L'étudiant talmudiste, l'enfant que j'étais s'étaient consumés dans les flammes. Il ne restait plus qu'une forme qui me ressemblait.*» (page 64) - «*Comme si tous les malheurs du monde n'avaient pas déjà fondu sur nos têtes.*» (page 65) - «*La course me semblait interminable, je croyais courir depuis des années*» (page 115) - «*Y avait-il encore des miracles sur la terre?*» (page 121) - «*Ces paroles qui sortaient de dessous de terre, d'une forme sans visage, m'emplirent de terreur.*» (page 125) - «*J'entendais les mots de mon père, mais leur sens me semblait vide, comme s'il m'avait demandé de porter tout le hangar à bout de bras*» (page 140) - «*J'étais rivé à l'agonie de mon père [...] Étrangler le docteur et les autres ! Incendier le monde ! Assassins de mon père !*» (page 170).

- le grand symbole de la nuit. Déjà évoquée auparavant («*Nuit. Personne ne priait pour que la nuit passe vite.*» [page 41] - «*Une nuit qui n'en finissait pas.*» [page 49] - «*Nous regardions les flammes dans la nuit.*» [page 52]), elle devient ensuite un leitmotiv («*Quand avons-nous quitté nos maisons? Et le ghetto? Et le train? Une semaine seulement? Une nuit - une seule nuit?*» [page 64] - «*La dernière nuit à Buna. Une fois de plus, la dernière nuit. La dernière nuit à la maison, la dernière nuit au ghetto, la dernière nuit dans le wagon et, maintenant, la dernière nuit à Buna. Combien de temps encore notre vie se traînerait-elle d'une "dernière nuit" à l'autre?*» [pages 130-131] - «*Les Russes. Entre eux et nous - une nuit, notre dernière nuit.*» (page 131) - «*De l'autre côté paraissait nous attendre une nuit plus obscure encore.*» [page 133] - «*La nuit se faisait longue, longue à n'en plus finir.*» [page 153]).

Ainsi, le texte de «*La nuit*», loin de n'être qu'un simple témoignage, est animé d'un grand art, est celui d'un grand écrivain.

### Intérêt documentaire

Dans «*La nuit*», livre qui se distingue par son authenticité ethnographique et historique, Élie Wiesel nous révèle différents univers.

#### La religion juive :

Elle se fonde sur la Bible (page 26) dont les cinq premiers livres, qui, selon la désignation française traditionnelle, sont appelés : «*Genèse*», «*Exode*», «*Lévitique*», «*Nombres*», «*Deutéronome*», constituent la «*Torah*» qui est, selon le judaïsme, l'enseignement divin transmis par Moïse.

Sont évoqués différents passages de la Bible. Éliezer, s'adressant à Dieu, lui dit : «*Lorsque Tu fus déçu par Adam et Ève, Tu les chassas du paradis. Lorsque la génération de Noé Te déplut, Tu fis venir le Déluge. Lorsque Sodome ne trouva plus grâce à tes yeux, tu fis pleuvoir du ciel le feu et le soufre.*» (page 109). Auparavant, il s'était identifié à «*Job*» (page 76), un juste de la Bible auquel Dieu avait pourtant, sans raison, infligé bien des souffrances, qui voulut l'affronter, plaider sa cause devant lui. On apprend que pour les juifs «*la fin du monde*», «*la délivrance future*», verra «*la venue du Messie*» (page 76), venue qu'il faut hâter en jeûnant (page 38).

Éliezer étudie «*le Talmud*» (mot hébreu qui signifie «*enseignement*»), vaste ouvrage judaïque se présentant comme un commentaire de la «*Misnah*» (compilation des enseignements et des décisions de rabbins interprétant la Torah), visant à fournir un enseignement complet, et les règles à suivre sur tous les points de la vie religieuse et civile des juifs (pages 16, 22). Il a connu «*un rabbin d'une petite ville de Pologne*» qui «*récitait de mémoire des pages entières du Talmud*» (page 121). Il marche un temps au côté de Zalman, «*un jeune gars de Pologne*» qui était toujours «*à méditer sur quelque problème talmudique*» (page 136).

Éliezer veut être guidé par Moché dans l'étude de «*la Kabbale*» (pages 16, 22, le «*Zohar*» [page 18] étant le texte de base), qui est l'interprétation mystique et allégorique de la «*Torah*» ; d'où «*les mystères de la Kabbale*» (page 18), dont celui de «*l'Exil de la Providence qui [...] attendrait sa délivrance dans celle de l'homme.*» (page 16). Son enseignement annonçait la remise en question de



Dieu à laquelle Éliezer allait en venir dans le camp. Comme la Kabbale propose un procédé qui consiste à remplacer les lettres d'un mot ou d'une phrase par la valeur numérique qui leur a été attribuée, pour ensuite les additionner afin d'obtenir une valeur totale qui sera associée à ce mot ou à cette phrase, et révélera leur signification profonde, Akiba Drumer a «*découvert un verset de la Bible dont le contenu, traduit en chiffres, lui permettait de prédire la Délivrance pour les semaines à venir.*» (page 85).

Est cité «*Maïmonide*» (page 16) qui, né à Cordoue en 1135, mort au Caire en 1204, fut un théologien, philosophe et médecin juif.

Éliezer fréquente «*une synagogue*» (page 15), édifice qui sert à une communauté juive de lieu de prière publique et de réunion, de centre d'enseignement religieux, etc., qui, comme toutes les synagogues, est animée par un «*rabbin*» ou «*rabi*», docteur de la Loi d'une communauté juive. Il est question de celui de Sighet (pages 36, 62), de celui «*d'une petite ville de Pologne*» (page 121), surtout de «*Rabi Eliahou, le rabbin d'une petite communauté en Pologne*», qui «*ressemblait à l'un de ces prophètes de jadis, toujours au milieu du peuple pour le consoler*» (pages 142-144) ; de «*Sages*» (page 56) ; d'une gradation : «*Je ne suis pas un Sage, un Juste, je ne suis pas un Saint*» (page 122).

Au moment de la survenue des gendarmes hongrois, Éliezer indique : «*Je me défis rapidement de mes phylactères*» (page 34), qui sont deux petites boîtes cubiques et noires qui contiennent des passages de la "Torah", et que le juif fidèle fixe au front et au bras gauche, à l'office du matin, les jours de semaine. Une allusion est faite aux «*châles de prière*» (page 150), les «*taliths*», longs rectangles de laine pourvus de «*tsitsits*» (franges), sur lesquels sont tracées des barres de n'importe quelles couleurs (généralement noir, bleu, ou blanc), et dont les juifs pratiquants adultes s'enveloppent pour la prière du matin.

Éliezer s'offusque du fait que les crématoires fonctionnent «*les jours de Sabbat*» (page 108), car c'est le septième jour de la semaine juive (qui commence le vendredi, dix-huit minutes avant le coucher du soleil, et se termine le samedi après l'apparition des trois premières étoiles, soit une durée variant entre vingt-cinq heures et vingt-cinq heures trente selon les saisons) où toute activité est interdite. D'où «*le repas traditionnel du vendredi soir*» où sont dites «*les bénédictions d'usage sur le pain et le vin*» (page 42), et «*l'office*» du «*samedi*» (page 43).

Il mentionne aussi «*les jours de fête*» (page 108), dont «*les huit jours de Pâques*» (page 25), où «*la Bible nous ordonnait de nous réjouir [...] d'être heureux.*» (page 26). Est évoquée aussi «*la Pentecôte*» (page 29) qui, en fait, chez les juifs, porte le nom de «*shavou'ot*» ou fête des semaines car elle a lieu sept semaines après «*Pesah*», la Pâque juive, dont elle est la clôture.

«*Roch-Hachanah*» (page 107), appelé aussi «*le jour du Nouvel An*» (page 109), est une fête juive célébrant, les deux premiers jours du mois de «*tishrei*» (selon les années, en septembre ou en octobre), la nouvelle année civile du calendrier hébreu. Appelée dans la Bible «*jour de la sonnerie*» ou «*du souvenir de la sonnerie*», elle est également considérée dans la tradition rabbinique comme le jour du jugement de l'humanité, inaugurant ainsi une période de dix jours de pénitence dans l'attente du «*grand pardon*» accordé aux repentants à «*Yom Kippour. Le jour du Grand Pardon.*» (page 111), autre fête juive considérée comme la plus sainte de l'année juive. Outre un chômage et un jeûne complets (d'où la question : «*Fallait-il jeûner?*» [page 111]), Yom Kippour est marqué par d'autres rites de mortification.

Est plusieurs fois prononcé «*le Kaddich*» (pages 59, 110). De l'hébreu «*קדיש*» (anctification), c'est l'une des pièces centrales de la liturgie juive, «*la prière des morts*» (page 59), «*chacun le disant sur ses parents, sur ses enfants, sur ses frères et sur soi-même*» (page 110). En est cité le premier vers : «*Yitgadal veyitkadach chmé raba... Que Son Nom soit grandi et sanctifié*» (pages 59, 60).

### L'Histoire des juifs :

Au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les juifs de Jérusalem et du royaume de Juda subirent «*la captivité de Babylone*» (page 36), la déportation dans cette ville de Mésopotamie située sur l'Euphrate dans ce qui est aujourd'hui l'Irak, qui était la capitale d'un royaume qui étendit progressivement sa domination à toute la Basse Mésopotamie et même au-delà. La déportation se fit en trois étapes. La première eut lieu au temps de Joaquin (597 av. J.-C.), à la suite à la défaite du royaume de Juda face à

Nabuchodonosor II, le Temple de Jérusalem étant alors partiellement dépouillé, et quelques citoyens, choisis parmi les plus importants, étant emmenés. Onze ans plus tard (après une révolte contre l'empire sous le règne de Sédécias), la ville fut entièrement rasée, et une nouvelle déportation s'ensuivit. Finalement, cinq ans plus tard, un troisième exil vint compléter les autres. C'est donc toute l'élite du pays, religieuse, politique et économique, qui fut déportée, mais non la population rurale. En 70 après Jésus-Christ, les juifs subirent encore «*la destruction du Temple*» (page 16), qui fut l'œuvre du Romain Titus. Il n'en resta qu'une partie de l'esplanade et un pan du mur d'enceinte, le Mur Ouest, futur «Mur des Lamentations». De plus, les habitants furent déportés comme esclaves.

Ce fut la diaspora (ou «Galout», «exil»), la dispersion du peuple juif à travers le monde, d'où le cosmopolitisme indiqué par la rencontre entre «*Wiesel de Sighet*» et «*Stein d'Anvers*» (page 73) puis par les mentions des multiples provenances des juifs des camps : Roumanie, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Allemagne, Pays-Bas. Cette dispersion s'est faite surtout en deux branches principales.

Celle des Ashkénazes s'établit en Europe orientale, parlait le yiddish (ou judéo-allemand, d'où les noms germaniques, Wiesel, Schächter, Stein, Stern, Katz, Reich, Drumer, Genud, etc.. Elle vit naître en Pologne au XVIIIe siècle, le hassidisme, courant religieux s'inspirant des croyances et principes de la Kabbale, qui met l'accent sur le mysticisme, la prière, la conversation avec Dieu, la piété spontanée de l'ignare, et la joie («*hassid*» veut dire «joyeux»), plutôt que sur l'étude, qui introduit la musique, la danse et des chants extra-liturgiques (d'où les «*mélodies hassidiques*» de la page 76).

Aussi le violon, dont joue justement Juniek et qui émeut Éliezer (page 149), est-il, pour les hassidims en particulier comme pour les juifs en général, l'instrument privilégié. Il a toujours fait partie de l'identité culturelle juive, aurait même été inventé en Italie où la famille Amati, qui a fabriqué les premiers violons modernes, et enseigné cet art à Antonio Stradivari, était juive. C'est aussi l'instrument idéal pour un exil, facile à emporter dans ses valises, comme le font aussi les tziganes. Surtout, il renferme beaucoup de possibilités musicales, capture les émotions d'une façon immédiate et intense, et, de ce fait, convient parfaitement à la sensibilité juive. Enfin, il était aussi un facteur de succès, et, en Europe orientale, chaque mère juive voulait que son fils joue du violon. Aussi Élie Wiesel lui aussi apprit à en jouer.

L'autre branche est celle des Sépharades. Elle s'établit dans la péninsule ibérique où elle subit «*l'inquisition*» (page 36), tribunal ecclésiastique catholique chargé autrefois de lutter contre les hérétiques (auxquels il imposait la mort par le feu).

À la suite du concile de Latran en 1215, les juifs se virent imposer par les autorités civiles, comme signe distinctif, le port de la rouelle, une étoffe de couleur jaune (symbole de trahison ou de folie aux yeux des chrétiens du Moyen Âge), découpée en un disque symbolisant les trente deniers de Judas selon l'interprétation traditionnelle. Elle fut reprise sous la forme de «*l'étoile jaune*» (page 27), une pièce de tissu en forme d'étoile de David et de couleur jaune, qui fut imposée par l'Allemagne nazie, par un décret du 1er septembre 1941, comme signe vestimentaire distinctif, aux juifs âgés de plus de six ans, d'abord ceux d'Allemagne, puis ceux des zones conquises au cours de la Seconde Guerre mondiale. Elle devait être cousue de façon inamovible, en évidence, soit sur le côté gauche, soit à l'avant et à l'arrière, selon les directives locales. Dans certains pays, était inscrit au centre de l'étoile, en caractères imitant la calligraphie hébraïque, le mot désignant les juifs dans la langue locale. Ils devaient la porter chaque fois qu'ils se montraient en public, sans quoi ils s'exposaient à une amende ou à de la détention. Outre son rôle primaire, discriminatoire, elle eut une fonction de marquage, désignant les juifs aux nazis lors des rafles, etc.

En 1516, dans la république de Venise, un site occupé par une ancienne fonderie (en vénitien «*getto*» ou «*gheto*» signifie «fonderie») devint un quartier appelé «*ghetto*» (page 27) où la communauté juive dut se regrouper. De là, le mot désigna un quartier réservé ou imposé aux juifs où ils pouvaient vivre selon leurs lois et coutumes particulières au milieu de peuples étrangers. C'est bien ce qu'on trouve dans «*La nuit*» où le «*ghetto*» est «*une petite république juive*» : «*On créa un Conseil juif, une police*

*juive, un bureau d'aide sociale, un comité du travail, un département d'hygiène - tout un appareil gouvernemental.» (page 28).*

Chez les juifs de la diaspora subsista le regret de la Palestine ; d'où les «*airs évoquant les eaux calmes du Jourdain* [fleuve du Moyen-Orient, qui coule du mont Hermon à la mer Morte, sur 360 km] *et la sainteté majestueuse de Jérusalem.*» (page 84) ; d'où surtout le «*Sionisme*» (page 23), mouvement, né à la fin du XIXe siècle, parmi les communautés ashkénazes d'Europe centrale et orientale sous la pression des pogroms, du choc causé par l'affaire Dreyfus, de la persécution nazie ; il œuvrait à redonner aux juifs le statut de peuple regroupé au sein d'un même État, en Palestine, son nom venant de celui du mont Sion, colline sur laquelle fut bâtie Jérusalem. C'est ainsi qu'à Sighet, «*il était encore possible d'acheter des certificats d'émigration pour la Palestine*» (page 23), que les «*deux frères tchécoslovaques*» faisaient partie d'«*une organisation de jeunesse sioniste*» (page 84), qu'Éliezer décida avec eux «*que, s'il [leur] était donné de vivre jusqu'à la Libération, [ils] ne demeureraient pas un jour de plus en Europe. [Ils] prendraient le premier bateau pour Haïfa.*» (page 84).

### Le racisme nazi :

Il fut suscité et animé par «*Hitler*» (page 23) qui avait la conception de la supériorité d'une race (la race «*aryenne*» à laquelle était censée appartenir la jeune Française [page 87], alors qu'ironiquement il se révélera qu'elle était juive), qui justifierait l'extermination des races inférieures, des «*Untermenschen*» (dont les juifs, les tziganes), «*la Race*» étant, comme l'indiqua François Mauriac dans sa préface, «*la plus goulue de toutes les idoles*». Dès son arrivée au pouvoir et la constitution du IIIe Reich, en 1933, les juifs d'Europe, qu'Hitler blâmait pour la chute rapide de l'Allemagne, surent qu'ils étaient en danger.

Un de ses acolytes fut «*Himmler*» au nom duquel un détenu est condamné à la pendaison (page 100). En effet, ministre de l'Intérieur du IIIe Reich, il exerçait son autorité sur les camps de concentration (qui, nous dit-on, page 113, existèrent «*depuis 1933*», pour éloigner et terroriser les opposants politiques au régime, puis pour y interner les juifs, les tziganes, les Témoins de Jéhovah, les homosexuels et les «*éléments asociaux*» comme les criminels, les vagabonds, etc.). Ces camps matérialisèrent la volonté programmatique d'anéantir, chez les détenus, avec la dignité humaine, la mémoire et l'identité qui en constituent les signes et les fondements. Tout y fut inversé, toutes les valeurs y furent détruites. Enfin Himmler mit en œuvre, dans des camps d'extermination, la «*solution finale*», expression qui est l'inavouable euphémisation d'un massacre planifié.

La police politique du IIIe Reich était «*la Gestapo*» (pages 20, 30, 31, 44), acronyme tiré de «*Geheime Staatspolizei*» signifiant «*Police secrète d'État*».

Fondée en 1925, initialement chargée de la protection rapprochée d'Adolf Hitler, la «*Schutzstaffel*» («*escadron de protection*»), en abrégé la S.S., dont les membres sont «*les S.S.*» (pages 53, 54, 61, 66, 69, 72, 81, 84, 96, 133, 135), de groupuscule devint une énorme organisation qui accumula les compétences et les missions, en particulier le contrôle des camps de concentration.

### Le contre-coup de la situation politique sur Sighet :

C'était une «*petite ville de Transylvanie*» (page 15), donc d'une région du nord de la Roumanie où des gens de langues différentes (roumain, hongrois, allemand, polonais, ukrainien, russe) et de religions différentes (catholique, orthodoxe, juive) vivaient côte à côte depuis des siècles, parfois en paix, parfois en conflit amer.

Elle était depuis longtemps disputée entre la Hongrie et la Roumanie, et, durant le XXe siècle, changea de mains à maintes reprises, selon les sorts de la guerre. Ainsi, en 1940, elle passa, sans que cela soit indiqué dans le livre, sous la tutelle de la Hongrie, le roi Charles II de Roumanie ayant dû, au lendemain de l'effondrement de la France en juin 1940, faire des concessions à l'extrême-

droite, nommer premier ministre le nationaliste Ion Gigurtu qui, lors de son investiture, déclara ouvertement son orientation pro-nazie, totalitaire et antisémite, laissant toute latitude à Adolf Hitler pour trancher le conflit territorial entre la Roumanie et la Hongrie au sujet de la Transylvanie. Elle fut, le 30 août 1940, cédée à la Hongrie.

Sighet se croyait à l'abri des persécutions subies par les juifs en Allemagne et dans la Pologne alors tenue par les nazis. Mais, en 1942, comme indiqué page 19, le gouvernement hongrois statua que les juifs qui ne pouvaient prouver leur citoyenneté hongroise devaient être transférés en Pologne. La seule personne de Sighet qui y fut alors envoyée fut Moché-le-Bedeau, qui put cependant s'échapper, et revint pour raconter «*son histoire et celle de ses compagnons*» (page 20), histoire qui est celle des victimes des "Einsatzgruppen" («groupes d'intervention»), unités de police politique militarisées du IIIe Reich, qui procédaient à des assassinats systématiques par des fusillades (ce qu'on a appelé «la Shoah par balles»). Mais les gens pensèrent qu'il était devenu fou, et la vie se poursuivit comme avant. D'autant plus qu'ils écoutaient «*tous les soirs*» «*la radio de Londres*» (dès 1940, la B.B.C. diffusa de nombreux reportages et commentaires sur l'actualité, tous destinés à servir la cause alliée) qui «*annonçait des nouvelles réjouissantes : bombardement quotidien de l'Allemagne, Stalingrad [ville du Sud de la Russie pour le contrôle de laquelle furent livrés, de juillet 1942 au 2 février 1943, de terribles combats entre les forces de l'U.R.S.S., «l'Armée Rouge» (pages 22, 127), et celles du IIIe Reich, qui aboutirent à l'encerclement et à la reddition des troupes allemandes], préparation du deuxième front [celui de l'Est]*» (page 22).

Cependant, en 1944, le régent du royaume de Hongrie, l'amiral Miklós Horthy (et non l'inverse comme l'écrivit Élie Wiesel page 23), à «*Budapest*», la capitale, dut nommer premier ministre Ferenc Szálasi, le chef du «*parti fasciste*», pro-germanique et antisémite, des Croix fléchées, en hongrois «*Nyilaskeresztes Párt*» (ce qui fut réduit en «*parti Nyilas*» [page 23]). En conséquence, à minuit le 18 mars 1944, «*les troupes allemandes avaient pénétré, avec l'accord du gouvernement, en territoire hongrois*», et «*trois jours ne s'étaient pas écoulés que les voitures de l'Armée allemande faisaient leur apparition dans nos rues.*» (page 24). La mention de «*leur emblème, un crâne de mort*» (page 24) semble indiquer qu'il s'agissait de la 3e "Panzerdivision S.S. Totenkopf" («Totenkopf» signifiant «tête de mort» en allemand). Éliezer indique : «*Pourtant, la première impression que nous eûmes des Allemands fut des plus rassurantes*», et l'officier allemand, qui était «*un homme charmant : calme, sympathique et poli*» (page 25), fait penser à celui qu'on trouve dans «*Le silence de la mer*» de Vercors.

#### Le front russe en 1944 :

Élie Wiesel indiqua : «*Printemps 1944. Nouvelles réjouissantes du front russe*» (page 22). En effet, dès janvier 1944, les Soviétiques lancèrent une nouvelle offensive, et atteignirent rapidement l'ancienne frontière soviéto-polonaise de 1939. Au sud, le front de la steppe traversa le Dniepr, et encercla soixante mille soldats allemands autour de la ville de Korsun. La période de la «*raspoutitsa*» (le dégel) approchant, les Allemands supposèrent que les opérations militaires seraient stoppées, mais le 3 mars, le front ukrainien reprit son offensive, isola la Crimée, puis avança à travers la boue jusqu'à la frontière roumaine.

Un dernier mouvement paracheva l'offensive au sud. En mars, vingt divisions allemandes furent encerclées près de Kamianets-Podilskyï, parvenant toutefois à s'échapper sans trop de pertes. À ce moment, Hitler commença à ignorer son état-major et ses généraux les plus compétents qu'il tenait pour responsables des dernières débâcles. En avril, l'Armée rouge reprit Odessa puis Sébastopol le 10 mai.

#### Auschwitz :

Entre le 16 mai et le 27 juin 1944, 131 641 juifs, dont 15 000 de Sighet, furent déportés par les Allemands de la Transylvanie du Nord vers Auschwitz, qui fut le plus grand camp de concentration et d'extermination ("Todeslager" ou camp de la mort) du IIIe Reich. Situé dans la province polonaise de Haute-Silésie qui avait été annexée au IIIe Reich, il fut érigé sur les ruines de baraques de l'armée

polonaise. Créé en mai 1940, il était dirigé par les S.S.. En cinq années, plus d'un million de juifs, hommes, femmes et enfants, avec soixante-quinze mille Polonais, dix-huit mille tziganes et quinze mille prisonniers de guerre soviétiques y moururent, dont neuf cent mille tués immédiatement à la sortie des trains qui les y transportaient, dans des chambres à gaz (dont Élie Wiesel ne parle pas, le mot «*gazer*» n'apparaissant qu'une fois, page 109) ou parfois par armes à feu. D'autres furent victimes de maladies, de malnutrition, de mauvais traitements ou d'expériences médicales. Les cadavres étaient brûlés dans des fours crématoires, et il est arrivé que, à la suite de punitions, mais de manière exceptionnelle cependant, des gens y soient aussi brûlés vifs.

Pour bien marquer le thème de l'«Holocauste», Élie Wiesel insista sur cette destruction par le feu, sur cette calcination, symbolisées par «*la cheminée*» (pages 55, 67) : «*On va vous brûler ! Vous calciner ! Vous réduire en cendres !*» (page 55). Le mot «*crématoire*» revient ensuite constamment (pages 57, 58 [«*les fours crématoires*»], 62 [Bela Katz «*avait lui-même introduit le corps de son père dans le four crématoire*»], 67, 108, 109, 112, 129, 163). Il décrit même deux fosses incandescentes, une pour les bébés, une autre pour les adultes : «*Non loin de nous, des flammes montaient d'une fosse, des flammes gigantesques. On y brûlait quelque chose. Un camion s'approcha du trou et y déversa sa charge : c'étaient des petits enfants. Des bébés! Oui, je l'avais vu, de mes yeux vu... Des enfants dans les flammes. (Est-ce donc étonnant si depuis ce temps-là le sommeil fuit mes yeux?)*» (page 57) - «*Un peu plus loin, il y avait une autre fosse à flammes gigantesques où les victimes pouvaient agoniser durant des heures dans les flammes.*» (page 58). Au sujet des bébés jetés dans les flammes, Élie Wiesel, dans sa préface à la nouvelle édition de «*La nuit*», indiqua : «*Je n'ai pas précisé s'ils étaient vivants [...] Puis je me disais : non, ils étaient morts, autrement j'aurais perdu la raison. Et pourtant [...], ils étaient vivants lorsqu'on les jetait dans les flammes*» (page 20), et le fait a été confirmé par des historiens, dont Telford Taylor.

En raison de sa taille, Auschwitz est considéré comme le symbole des meurtres de masse commis par les nazis, et plus particulièrement celui du génocide des juifs, au cours duquel près de six millions d'entre eux furent assassinés.

Si, à leur arrivée, un des prisonniers d'Auschwitz apostropha violemment les Wiesel, leur reprochant d'être venus à Auschwitz, de ne pas savoir, en 1944, «*ce qui se préparait ici*», c'est que, comme Élie Wiesel le reconnut dans «*Tous les fleuves vont à la mer*», deux hommes, Rudolf Vrba et Alfred Wetzler, qui avaient réussi à s'échapper (seules trois autres personnes y parvinrent aussi), avaient dressé un rapport sur le camp, qui fut le premier témoignage écrit de première main sur Auschwitz à être parvenu en Occident. Les juifs de Hongrie auraient donc dû savoir, mais, contrairement au souhait de ses auteurs, le rapport ne fut pas diffusé.

Dès le quai de la gare, la famille Wiesel fut séparée, puisque les hommes devaient aller à gauche et les femmes à droite. Élie Wiesel apprit après la Libération (voir «*Tous les fleuves vont à la mer*») que sa mère et sa petite sœur, Tzipora, furent ainsi immédiatement envoyées dans les chambres à gaz ; mais Hilda et Béa, dont il parla à peine, survécurent.

Puis Éliezer et son père passèrent par la «*sélection*» effectuée par «*le fameux docteur Mengele*» (page 56), un médecin nazi allemand, membre de la S.S., qui séparait les déportés entre ceux voués à une mort immédiate et ceux dont la force de travail pouvait être utilisée, l'indication : «*Une porte de fer avec, au-dessus, cette inscription : "Le travail, c'est la liberté !"*» (page 69) étant véridique.

Éliezer prétendit avoir dix-huit ans et être agriculteur, et fut donc envoyé vers la gauche, comme son père, sans qu'ils sachent «*quelle direction était la bonne [...], quel chemin conduisait au bagne et lequel au crématoire.*» (page 57).

Mengele se livra aussi, sur de nombreux prisonniers, à des expériences pseudo-scientifiques constituant des crimes de guerre. Il est connu sous le surnom d'«*ange de la mort*», mots qu'Élie Wiesel ne lui applique pourtant pas, les utilisant au moment où Éliezer croit être destiné à la fosse incandescente (page 60), puis quand se présente dans la baraque un «*officier S.S.*» (page 66).

En suivant Éliezer et son père, qui parvinrent à demeurer ensemble, Élie Wiesel décrit le monde concentrationnaire, son horreur insidieuse, son pouvoir de corroder les corps et les âmes, d'instaurer

en chacun les rites de la douleur, jusqu'à ce que la faim, les coups, l'intimidation, l'humiliation et le spectacle de la mise à mort ne soient plus que les manifestations de l'ordinaire, que soit anéantie toute dignité, avant d'effacer purement et simplement les individus de la surface de la Terre.

Au sujet du «*pipe/*» de douze ans qui fut pendu, Élie Wiesel indiqua, dans «*Tous les fleuves vont à la mer*», que son nom était Leo-Yehuda Diamond, les deux autres condamnés étant Nathan Weisman et Yanek Grossfeld.

Est simplement mentionnée l'existence d'un «*camp des gitans*» (page 65), d'un «*déporté tzigane*» qui surveillait la baraque (page 67) auquel viennent se joindre «*une dizaine de Tziganes.*» (page 68), ce qui rappelle que les juifs ne furent pas les seules victimes du racisme nazi.

### Buna :

Le nom de ce sous-camp du complexe concentrationnaire et de mise à mort d'Auschwitz était en fait Monowitz-Buna ou Auschwitz III, car il était situé à Monowitz mais comportait la "Buna Werke", une fabrique de caoutchouc à laquelle on envoyait les détenus travailler. C'était en effet un "Arbeitslager", un camp de travail dirigé par des civils, comme le «*meister*» dont parle Élie Wiesel page 83, en coopération avec la S.S.. Il enfermait approximativement douze mille prisonniers, juifs dans leur grande majorité, mais on y trouvait aussi des prisonniers de droit commun et politiques et des déportés «*du travail obligatoire*», comme la «*jeune française*» du dépôt électrique (pages 87-88).

Elle avait été réquisitionnée par le "Service du travail obligatoire" ou "S.T.O." que la France, occupée par les nazis, s'était vu imposer. Des centaines de milliers de travailleurs furent, contre leur gré, emmenés en Allemagne pour y participer à l'effort de guerre qui, devant les revers militaires, devait être sans cesse accru (usines, agriculture, chemins de fer, etc.). Ils étaient placés dans des camps, mais généralement des tâches moins lourdes leur étaient attribuées.

Les autres prisonniers recevaient le strict minimum en matière d'outils, de nourriture et de logement. La mort d'épuisement ou d'inanition après quelques mois était la norme, mais il y avait un flux constant de nouveaux arrivants.

Buna fut le seul sous-camp d'Auschwitz à être bombardé par les Alliés en 1944, car l'usine représentait une cible militaire.

Dans le livre, Éliezer et son père, devant être incorporés «*dans des commandos de travail*» (page 79), furent mis en garde contre le «*commando de la construction*» (page 80), furent choisis par des «*kapos*», pour faire partie d'un «*bon commando*» (page 80), pour travailler «*dans un dépôt de matériel électrique*» (page 83) où on leur fit «*compter des boulons, des ampoules et de menues pièces électriques*» (page 83). Si ce travail n'était pas pénible, ils n'en subirent pas moins les brimades et les punitions des «*kapos*».

Ils passèrent par une autre «*sélection*» effectuée pour chercher «*un faible, un "musulman"*» qui serait «*bon pour le crématoire*» (page 112). À ce moment-là, Éliezer courut, comme on le lui avait recommandé, ce qui empêcha qu'on puisse noter son numéro (page 115) ; mais le numéro du père avait été inscrit «*sans qu'il s'en aperçût*» (page 119) ; cependant, au retour du travail, Éliezer le retrouva : il avait échappé «*à la seconde sélection*» (page 121).

### La marche de la mort :

En janvier 1945, «*le front s'étant soudain rapproché, l'Armée Rouge fonçant sur Buna*» (page 127), fut décrétée une «*Évacuation*» «*vers l'arrière*», «*quelque part au fin fond de Allemagne*» (page 128). On annonça : «*Les malades peuvent rester à l'infirmerie. Ils ne seront pas évacués*» (page 129), mais coururent des bruits : «*Tous les malades seront achevés*» - «*Le camp est sûrement miné*», et Éliezer ne voulut pas se séparer de son père. Bien qu'il pouvait «*le faire entrer comme malade ou comme infirmier*» (pages 129-130), après mûre réflexion, ils optèrent pour un départ avec leurs gardiens qui

évacuèrent les prisonniers d'Auschwitz, y compris Monowitz-Buna, les emmenant dans une marche épuisante sous la neige. où les pertes furent très importantes.

Or, quelques jours plus tard, le 27 janvier 1945, les Soviétiques entrèrent dans les deux camps, et libèrent les quelques prisonniers qui y restaient, surtout ceux qui avaient été laissés par les gardiens à l'infirmerie lors de l'évacuation du camp (notamment Primo Levi), ce qu'indiqua bien Élie Wiesel : «*J'appris après la guerre le sort de ceux qui étaient restés à l'hôpital. Ils furent libérés par les Russes, tout simplement, deux jours après l'évacuation.*» (page 130).

Les condamnés à la «marche de la mort» parvinrent au camp de Gleiwitz, en Silésie, d'où ils furent conduits en trains à Buchenwald.

### Buchenwald :

Ce camp de concentration nazi fut créé en juillet 1937 sur la colline d'Ettersberg près de Weimar, en Allemagne. Ce fut une des premiers et des plus importants camps de concentration situés sur le sol allemand. Les prisonniers, venus de toute l'Europe et de l'U.R.S.S., juifs et non-juifs (tziganes, opposants politiques, Témoins de Jéhovah, criminels, homosexuels et prisonniers de guerre), étaient forcés au travail dans des usines d'armement.

On a une photo d'une baraque de Buchenwald, prise le 16 avril 1945, où figure Élie Wiesel.

Éliezer y vit son père agoniser puis mourir, quelques semaines avant que les Américains ne libèrent le camp. En effet, le 11 avril, à 18 heures, les premiers tanks américains arrivèrent, suivis de la Sixième division lourde de la Troisième Armée des États-Unis, commandée par le général Patton.

Selon Thomas Geve (*'Survivant d'Auschwitz'*), la Libération fit du camp un endroit joyeux où l'on dansait, trinquait et flirtait toute la nuit.

Si *'La nuit'* est un tableau de l'horrible expérience des victimes de l'Holocauste dans les camps de travail et d'extermination, c'est un aperçu seulement car ce n'est que la vision d'Éliezer dont compte surtout la tragédie personnelle.

### Intérêt psychologique

Ce récit fait par un survivant des camps nazis est différent de beaucoup d'autres, son intérêt tenant d'abord à son caractère intime, et aussi à l'obligation artistique et même morale de construire une personne crédible à laquelle Élie Wiesel se soumit. Le narrateur s'observe constamment, décrivant son état d'esprit pendant et après la Shoah. Envoûtés par une voix qui leur relate les événements survenus dans un monde méconnaissable tant il est déformé, les lecteurs ressentent sa poignante transformation.

Significativement, Éliezer rappelle son âge lorsque, parmi les prisonniers, un fils et son père, un vieillard, se sont battus pour un morceau de pain : «*Il y avait près de moi deux morts côte à côte, le père et le fils. J'avais quinze ans.*» (page 158). En fait, il en avait seize. Arraché brutalement au monde de son enfance, il put longtemps se croire en proie à un «*cauchemar*» : «*J'allais bientôt m'éveiller en sursaut, le cœur battant et retrouver ma chambre d'enfant, mes livres...*» (page 58), se dire : «*C'était sûrement un rêve.*» (page 65).

En entrant à Auschwitz, il pénétra dans un monde d'incertitude radicale et de désespoir. Poursuivant sa descente aux enfers, le no A-7713 fut une victime impuissante de la machine démoniaque du génocide. Il devint un homme cyniquement attaché à la simple survie physique, seul un morceau de pain pouvant l'exalter : «*Notre premier geste d'hommes libres fut de nous jeter sur le ravitaillement*» (page 178). Et, en voyant, pour la première fois depuis le ghetto, son visage dans un miroir, il constate sa propre mort : «*Un cadavre me contemplait. Son regard dans mes yeux ne me quitte plus.*», ce qui marque la fin de «*la nuit*» et le début de la survie.

Il subit des pertes successives : celle d'une mère et de soeurs, mais surtout celles de sa foi en Dieu, de son union avec son père, de sa confiance en l'humanité.

## La relation avec Dieu :

Ce jeune garçon juif orthodoxe, élevé dans un milieu fortement religieux, très pieux, fréquentant assidument la synagogue, versé dans l'étude quotidienne du Talmud, ayant l'ambition d'accéder au savoir «*kabbalistique*», chez qui la prière se réduisait parfois à des larmes, qui ne se reconnaît le seul défaut d'avoir été un «*enfant gâté*», en matière de nourriture à tout le moins (page 71), vit sa confiance en Dieu fortement ébranlée par l'expérience concentrationnaire. «*Le mystique de jadis*» (page 109) devint «*un observateur étranger*» (page 110). Broyé par le mécanisme de la vie dans le camp, le survivant, hanté par les multiples manifestations d'un mal et d'une mort infligés à des êtres innocents, ne savait plus où était Dieu, constatait un effondrement de sa foi, non dans son existence mais dans sa présence au côté de ses enfants. Aussi sa plainte principale est-elle dirigée contre Dieu et non contre le monde, les nazis, etc.. Dans sa préface, François Mauriac s'affligea de «*la mort de Dieu dans cette âme d'enfant qui découvre d'un seul coup le mal absolu.*», commenta : «*Naguère encore, il se fût prosterné, lui aussi avec quelle adoration, quelle crainte, quel amour ! Et aujourd'hui, il se redresse, il fait front. La créature humiliée et offensée au-delà de ce qui est concevable pour l'esprit et pour le cœur, défie la divinité aveugle et sourde.*»

Cela se produisit d'abord quand Éliezer vit l'horreur des fosses où l'on brûlait des êtres humains. Comme «*quelqu'un se mit à réciter le Kaddich*» où l'on proclame : «*Que Son Nom soit grandi et sanctifié*», «*pour la première fois, je sentis la révolte grandir en moi. Pourquoi devais-je sanctifier Son nom? L'Éternel, Maître de l'univers, l'Éternel Tout-Puissant et Terrible se taisait, de quoi allais-je Le remercier?*» (page 59).

Dans son évocation de «*la première nuit de camp*», il dénonça l'«*azur muet*», les «*flammes qui consumèrent pour toujours ma Foi*», «*ces instants qui assassinèrent mon Dieu et mon âme*» (page 60).

Si, «*le soir*», «*certaines parlaient de Dieu, de ses voies mystérieuses*», il avait «*cessé de prier*», doutait «*de Sa justice absolue*» (page 76).

À l'occasion de Roch-Hachanah, il se rebella avec encore plus de véhémence : «*Béni soit le nom de l'Éternel? / Pourquoi, mais pourquoi Le bénirais-je? Toutes mes fibres se révoltaient. Parce qu'Il avait fait brûler des milliers d'enfants dans ses fosses? Parce qu'Il faisait fonctionner six crématoires jour et nuit, les jours de Sabbat et les jours de fête? Parce que dans Sa grande puissance, Il avait créé Auschwitz, Birkenau, Buna, et tant d'usines de la mort? Comment Lui dirais-je : Béni sois-Tu, l'Éternel, Maître de l'Univers, qui nous a élus parmi les peuples pour être torturés jour et nuit, pour voir nos pères, nos mères, nos frères finir au crématoire? Loué soit Ton Saint Nom, Toi qui nous a choisis pour être égorgés sur Ton autel? [...] Autrefois, le jour du Nouvel An dominait ma vie. Je savais que mes péchés attristaient l'Éternel, j'implorais Son pardon. Autrefois, je croyais profondément que d'un seul de mes gestes, d'une seule de mes prières dépendait le salut du monde. / Aujourd'hui, je n'implorais plus. Je n'étais plus capable de gémir. Je me sentais, au contraire, très fort. J'étais l'accusateur. Et l'accusé : Dieu. Mes yeux s'étaient ouverts et j'étais seul, terriblement seul dans le monde sans Dieu, sans hommes. Sans amour ni pitié. Je n'étais plus rien que cendres, mais je me sentais plus fort que ce Tout-Puissant auquel on avait lié ma vie si longtemps. Au milieu de cette assemblée de prière, j'étais comme un observateur étranger.*» (pages 108-110).

À l'occasion de Yom Kippour, alors que, pour d'autres détenus, il fallait jeûner pour «*montrer à Dieu que même ici, dans cet enfer clos, on était capable de chanter Ses louanges.*», Éliezer manifesta sa résistance : «*Je ne jeûnai pas. [...] Je n'acceptais plus le silence de Dieu.*» (page 111).

Pourtant, devant la conduite indigne du fils de Rabi Eliahou, il reconnaît : «*Une prière s'éveilla dans son cœur, vers ce Dieu auquel je ne croyais plus*» (page 144), pathétique inconséquence qui révèle bien que la foi est bien, selon Henri Michaux dans «*Contre !*», cette «*semelle inusable pour qui n'avance pas*».

Dès le début, Éliezer avait annoncé que, s'il sortait vivant de son séjour dans les camps, il serait à jamais changé : «*Les étoiles n'étaient que les étincelles du grand feu qui nous dévorait. Que ce feu vienne à s'éteindre un jour, il n'y aurait plus rien au ciel, il n'y aurait que des étoiles éteintes, des yeux morts.*» (page 41).



## La relation avec le père :

“*La nuit*”, en restaurant du père disparu le souvenir infiniment vif et ténu, est aussi un roman filial où Éliezer épie en lui les signes de déshumanisation qui le transformeraient en individu égoïste, même vis-à-vis d'un père placé comme jamais sous le regard d'incompréhension d'un fils.

À leur arrivée à Auschwitz, Chlomo et Éliezer ne voulurent pas se séparer : «*Mon père me tenait par la main. [...] Ma main se crispait au bras de mon père.*» (page 54) - «*Dans ma tête bourdonnait toujours la même pensée : ne pas s'éloigner de mon père.*» (page 62). Dans “*Tous les fleuves vont à la mer*”, Élie Wiesel attribua essentiellement sa survie aux efforts de son père et lui pour ne pas être séparés, pour ne pas même se perdre de vue : «*Mon père a raison : restons ensemble. Comme tout le monde. La sauvegarde de l'unité familiale fait partie de nos traditions ancestrales. Et l'ennemi le sait bien. Aujourd'hui, il s'en est servi en faisant répandre dans le ghetto le bruit que la population juive serait transférée dans un camp où, c'était l'essentiel, les familles resteraient ensemble... Et nous l'avons cru. Ainsi, ce qui contribua pendant des siècles à la survie de notre peuple - la solidité du lien familial - devint instrument entre les mains de son exterminateur.*»

Mais le père, de protecteur qu'il paraissait d'abord, se révéla bientôt faible et susceptible par sa faiblesse même d'attirer sur son fils aussi les sévices qu'il subissait. Aussi Éliezer, la lâcheté de son corps triomphant de son amour filial, ne réagit-il pas quand le surveillant tzigane donne une gifle à Chlomo : «*J'étais resté pétrifié. Que m'était-il donc arrivé? On venait de frapper mon père, devant mes yeux, et je n'avais même pas sourcillé. J'avais regardé et je m'étais tu. Hier, j'aurais enfoncé mes ongles dans la chair de ce criminel. Avais-je donc tellement changé? Si vite? Le remords maintenant commençait à me ronger. Je pensais seulement : jamais je ne leur pardonnerai cela. Mon père devait m'avoir deviné : “Ça ne fait pas mal.”*» (page 68).

Comme, à sa honte et douleur, son père commença à décliner, leur relation changea, le jeune homme devint son soutien, et ressentit colère et culpabilité, parce qu'il craignait que l'existence de Chlomo menace la sienne propre. On le constate quand Idek le frappe «*avec une barre de fer*» : «*J'avais assisté à toute cette scène sans bouger. Je me taisais. Je pensais plutôt à m'éloigner pour ne pas recevoir de coups. Bien plus : si j'étais en colère à ce moment, ce n'était pas contre le kapo, mais contre mon père. Je lui en voulais de ne pas avoir su éviter la crise d'Idek. Voilà ce que la vie concentrationnaire avait fait de moi.*» (page 90).

Puis, dans cette relation, l'alternance est continue entre l'engagement et le désengagement :

- Éliezer éprouve de la satisfaction à «*voir l'usine se consumer dans l'incendie*», même si son père s'y trouve (page 98). Cependant, il manifeste sa joie à son retour (page 99).
- Ils partagent silencieusement leur émotion lors de la cérémonie de Roch Hachanah : «*Nous ne nous étions jamais compris aussi clairement.*» (page 110). Mais Éliezer ne manque pas d'observer que la «*figure desséchée et vieillie*» de son père ne montra «*pas l'ombre d'une expression. Vaincu.*» (page 111).
- Au moment de l'évacuation du camp, où il faut choisir entre rester à l'hôpital ou partir avec les autres, il se soumet à l'avis du père. (page 129-130).
- Au cours de «*la marche de la mort*», ils s'apportent une aide mutuelle : à la pause prise après soixante-dix kilomètres de course folle, alors qu'Éliezer s'est assoupi, il est réveillé par son père (page 139). Puis chacun veille sur le sommeil de l'autre (page 141).
- Quand, dans le train parti de Gleiwitz, Éliezer a l'impression que Chlomo est mort, il se sent délivré : «*Je fus soudain envahi de cette évidence : il n'y avait plus de raison de vivre, plus de raison de lutter.*» (page 154), puisqu'il ne le fait que pour le protéger. Comme on menace de jeter hors du wagon celui qu'on considère comme mort, il se réveille de son «*apathie*», s'efforce de le ranimer, proteste avec véhémence, et peut montrer qu'il est encore vivant (pages 154-155).
- À l'arrivée à Buchenwald, on assiste à une scène apparemment analogue à celle de l'arrivée à Auschwitz, Éliezer disant : «*Je serrais fort la main de mon père. La crainte ancienne et familière : ne pas le perdre.*» (page 163). Mais il était désormais le gardien, le protecteur de celui qui «*était devenu pareil à un enfant*» (page 165). Si son silence le laissait «*indifférent*», il ne put admettre de le «*laisser mourir maintenant*» (page 164). Cependant, il l'oublia pendant l'alerte, souhaita ne pas le trouver, «*être débarrassé de ce poids mort*», voulait «*ne plus [s'] occuper que de [lui]-même.*» (page 166).

Mais le sursaut est immédiat : *«Aussitôt j'eus honte, honte pour la vie, de moi-même.»* (page 166). Quand Chlomo déclara préférer mourir là, cela mit Éliezer hors de lui ; il avait l'impression de discuter *«avec la mort elle-même»* (page 165). Lorsque survint une alerte, il suivit *«la cohue sans [m]'occuper de lui»*, mais, se réveillant, trouvant enfin son père, *«livide, les lèvres pâles et desséchées, secoué de frissons»*, il s'employa à lui apporter un gobelet de café. Mais il ne put *«rester plus longtemps auprès de lui»*. Et, quand il put de nouveau lui parler, il apprit qu'on ne lui avait pas donné à manger car il *«allait mourir bientôt et que ce serait dommage de gâcher de la nourriture.»*, mais ce fut *«contre [s]on gré»* qu'il lui donna *«ce qui [lui] restait de soupe.»* (page 167). Le troisième jour, *«tout le monde dut aller aux douches»*. Ils furent alors séparés, et, quand Éliezer le revit, son père ne le reconnut pas. Il était *«atteint de dysenterie»*, et était couché auprès d'autres malades. Aussi indiqua-t-il *«où se trouvent l'or et l'argent»* qu'il avait enterrés (page 168), à son fils qui essaya *«de lui expliquer que tout n'était pas encore fini»* (page 169). Et il voulut le faire examiner par un médecin, qui refusa car il était chirurgien. Un autre médecin vint, mais c'était *«pour achever les malades»*, d'où la colère d'Éliezer qui aurait voulu *«incendier le monde»* (page 170). *«Revenant de la distribution du pain»*, il entendit son père dire qu'il avait été battu par ses voisins qui ne pouvaient plus le supporter parce qu'il *«ne pouvait plus se traîner dehors pour faire ses besoins»* (page 171). *«Le lendemain, il se plaignit qu'on lui avait pris sa ration de pain.»* Et, sur ses supplications, Éliezer lui donna de l'eau qui *«était pour lui le pire poison»* (page 171). Après une semaine, *«le responsable du bloc»* essaya de convaincre Éliezer : *«N'oublie pas que tu es dans un camp de concentration. Ici, chacun doit lutter pour lui-même et ne pas penser aux autres. Même pas à son père. Ici, il n'y a pas de père qui tienne, pas de frère, pas d'ami. Chacun vit et meurt pour soi, seul.»* (page 172). Mais il resta avec lui qui, alors qu'il continuait à réclamer de l'eau, reçut, d'un officier S.S., *«un coup violent de matraque sur la tête»* (page 173). Éliezer ne bougea pas, et se coucha. Le lendemain, le 29 janvier 1945, son père n'était plus là. Il avait été porté au crématoire. Cet épisode de la mort du père est rendu plus pathétique avec la culpabilité du fils de l'avoir souhaitée, afin de bénéficier de deux rations de pain et de soupe ; il regretta : *«Il n'y eut pas de prières sur sa tombe. Pas de bougie allumée pour sa mémoire. Son dernier mot avait été mon nom. Un appel, et je n'avais pas répondu.»* (page 174). Mais il reconnaît : *«Si j'avais fouillé les profondeurs de ma conscience débile, j'aurais peut-être trouvé quelque chose comme : enfin libre !...»* (page 174). Il ressent la honte d'avoir perdu sa dignité d'homme. Après avoir découvert l'inhumain partout, il en vint, à la mort de son père, à l'accueillir en lui-même, se retrouvant dans un engourdissement sinistre, dans un vide que rien ne pouvait combler. On ne peut qu'admirer la sincérité avec laquelle Élie Wiesel rapporta cette déchéance.

Dans *«Tous les fleuves vont à la mer»*, il commenta : *«Le fils accompagne le père, mais c'est le père qui décline vers un état désespéré, soutenu par son fils adolescent avec de moins en moins de bonne grâce, et le fils revient seul, laissant son père seul avec les ombres.»*

À l'encontre des deux frères, Yossi et Tibi, qui *«vivaient corps et âme l'un pour l'autre.»* (page 84), Éliezer manifeste le même égoïsme, qui est la conséquence des terribles épreuves traversées, à l'égard de Zalman, qu'il essaya de soutenir, avant de recommencer *«à penser à [lui]-même.»* (page 137).

L'importance que donna Élie Wiesel à la relation entre les pères et les fils est encore confirmée par ces autres fils qui se conduisent mal avec leur père :

- Le fils de Rabi Eliahou : celui-ci croyait qu'après qu'ils aient, *«trois années durant, tenu bon ensemble»*, l'avoir perdu *«dans la cohue»* (page 143) ; en fait, le fils avait *«couru en tête»* sans se soucier de son père, voulant *«se libérer d'un fardeau qui pourrait diminuer ses propres chances de survie»* ; Éliezer fait alors, vers ce *«Dieu auquel [il] ne croya[t] plus»*, cette prière : *«Mon Dieu, maître de l'Univers, donne-moi la force de ne jamais faire ce que le fils de Rabi Eliahou a fait»* (page 144). Mais il doit plus tard reconnaître : *«Pas plus que le fils de Rabi Eliahou, je n'avais résisté à l'épreuve.»* (page 167)
- Toujours au cours de *«la marche de la mort»*, *«des fils abandonnèrent les dépouilles de leurs pères sans une larme.»* (page 145).

- Méir vole à son père le «*bout de pain*» qu'il venait de gagner dans une «*mêlée*» (page 158). Inversement, dans le train qui partit de Gleiwitz, Méir Katz manifeste à Chlomo (c'est seulement à la page 159 qu'on apprend le nom du père d'Éliezer) son découragement, pleurant enfin le fils qu'il avait perdu

### La relation avec l'humanité :

Éliezer ne se révolta pas seulement contre Dieu, l'humanité même en vint à le dégoûter. Il constata la déshumanisation des détenus : ils ressentent l'indifférence produite par la désespérance : «*Ici ou ailleurs - quelle différence? Crever aujourd'hui ou demain, ou plus tard?*» (page 153). Mais, devant jeter du train les morts, ils «*se réjouissaient. Ils auraient plus de place [...] se partageaient leurs vêtements.*» (page 154) ; et, des Allemands leur jetant du pain, «*ce fut une ruée. Des dizaines d'affamés s'entretuèrent pour quelques miettes.*» (page 156). Mais, chez lui-même, plus son instinct de survie physique grandit, plus les liens qui le reliaient aux autres, et même à son père, s'amenuisèrent.

À ce personnage tourmenté, le texte aide efficacement le lecteur à s'identifier, à partager les questions et les réflexions qui l'animent, à y trouver un enseignement.

### Intérêt philosophique

On peut considérer que, dans '*La nuit*', Élie Wiesel dépassa le simple témoignage personnel, le particularisme juif de l'Holocauste, au profit d'un message universaliste.

### Le destin tragique des juifs :

Alors que, dans '*Et le monde se taisait*', l'histoire des juifs de Sighet relevait de la littérature commémorative yiddish, Élie Wiesel en fit, dans '*La nuit*', un drame plus archétypal, celui de toutes les communautés.

Il montra les juifs comme des experts dans la pratique de la négation et de la dérobade, qui semblent les avoir rendus aveugles au programme nazi de meurtre de masse. Il constata : «*Les Allemands étaient déjà dans la ville, les fascistes étaient déjà au pouvoir, le verdict était déjà prononcé et les Juifs de Sighet souriaient encore.*» (page 25). François Mauriac, dans sa préface, signala «leur aveuglement devant un destin qu'ils auraient eu le temps de fuir, et auquel avec une inconcevable passivité ils se livrent eux-mêmes, sourds aux avertissements, aux supplications d'un témoin échappé du massacre et qui leur rapporte ce qu'il a vu lui-même de ses yeux ; mais ils refusent de le croire et le prennent pour un dément.» Il s'agit des avertissements de Moché, qui avait survécu à un massacre commis par les nazis. De même, quand Maria, l'«*ancienne servante*» des Wiesel maintenant reclus dans le ghetto les «*implora à chaudes larmes de venir dans son village*», le père refusa de le faire. Ils acceptent l'éviction «*courbés comme des chiens battus*» (page 36). De façon générale, plutôt que d'organiser une campagne de résistance armée (qui est envisagée à l'arrivée à Auschwitz : «*Il faut faire quelque chose. Il ne faut pas nous laisser tuer, ne pas aller comme le bétail à l'abattoir. Il faut nous révolter.*», de jeunes hommes voulant «*se jeter sur les gardiens armés*», mais «*les plus vieux imploraient leurs enfants de ne pas faire de bêtises*» [pages 55-56] ; qui ne se manifeste vraiment qu'à Buchenwald à la veille de la Libération [page 177]), ou d'étudier des stratégies de fuite, ils réagissent à la persécution et aux menaces à leur existence avec une sorte d'amnésie défensive, un refus de croire aux horreurs qu'ils subissent, une tendance incoercible à l'espoir, une persistante confiance en la bonté et en la rationalité intrinsèques de l'humanité, en fait, surtout une adhésion à l'illusion et à la résignation qui sont les conséquences de leur foi religieuse, du remords «*des péchés du peuple juif*», des «*mauvais instincts*», du «*Satan*» qui serait en lui, de leur soumission aux «*voies mystérieuses*» de Dieu (page 76).

## La contestation de Dieu :

‘*La nuit*’ confirma que la Shoah poussa un bon nombre de juifs à s’interroger sur le silence de Dieu, son abdication, qui était un scandale à l’heure de l’épreuve, d’autant plus que la foi juive se fonde précisément sur sa présence dans l’Histoire.

On a vu cette protestation exprimée par Éliezer.

Mais Moché-le-Bedeau, le mystique qui affirmait : «*L’homme s’élève vers Dieu par les questions qu’il lui pose*» (page 17), après le massacre auquel il avait échappé, «*ne parlait plus de Dieu ou de la Kabbale, mais seulement de ce qu’il avait vu.*» (page 20).

Au camp, «*le soir*», «*certains parlaient de Dieu, de ses voies mystérieuses, des péchés du peuple juif et de la délivrance future*», de la «*justice absolue*» de Dieu. Akiba Drumer, juif dévot et kabbaliste, pensait que «*Dieu nous éprouve. Il veut voir si nous sommes capables de dominer les mauvais instincts, de tuer en nous le Satan. Nous n’avons pas le droit de désespérer. Et s’il nous châtie impitoyablement, c’est signe qu’il nous aime d’autant plus...*» (page 76). Ainsi s’exprimait cette conception de la Shoah comme une théophanie, c’est-à-dire une manifestation divine, mais négative. Elle aurait été une punition, l’application des menaces de Dieu à Moïse en cas de rupture de l’Alliance.

Mais, devant la pendaison du «*pipel*», un détenu demanda : «*Où est le Bon Dieu, où est-il?*» (page 104), un rabbin polonais lui faisant écho : «*Dieu n’est plus avec nous. [...] Où est la Miséricorde divine? Où est Dieu? Comment puis-je croire, comment peut-on croire à ce Dieu de miséricorde?*» (pages 121-122). Et Akiba Drumer n’a «*pu continuer à croire en Dieu, à voir dans ce calvaire une épreuve de Dieu.*» (page 122). Quant au condamné hongrois de l’infirmerie, il préfère croire en Hitler qui, lui, «*est le seul à avoir tenu ses promesses, toutes ses promesses, au peuple juif.*» (page 128).

Des juifs laïcs de la jeune génération considèrent que, s’il y avait un Dieu, il aurait sauvé au moins les les fidèles, qui priaient et observaient les rites. Pour eux, la Shoah est une preuve de plus infirmant l’existence de Dieu, signifiant son échec ou son éclipse.

Primo Levi, qui était incroyant, demanda à Élie Wiesel : «*Comment croire en Dieu après Auschwitz?*» L’auteur de ‘*La nuit*’ comprit son point de vue, mais fit remarquer qu’étant chimiste, l’Italien avait été utile au système, avait donc de ce fait été relativement privilégié par rapport au «*rien du tout*» qu’il était, qu’il n’avait donc pas besoin de Dieu, la croyance en lui n’étant donc pour Élie Wiesel qu’une béquille utile pour traverser les épreuves de la vie (mais n’est-ce pas le cas de tous les croyants?).

Cependant, après avoir écrit ‘*La nuit*’, même s’il reprit l’étude du Talmud, s’il écrivit différentes «*célébrations*» de la religion judaïque, il maintint encore cette position, non sans une argumentation subtile, quelque peu tortueuse (comme l’est l’attitude d’Éliezer qui demanda, à ce «*Dieu auquel [il] ne croyait plus*», «*la force de ne jamais faire ce que le fils de Rabi Eliahou a fait*»). En effet, il considère que le «*Dieu de son enfance*», celui qui sauve toujours ses enfants in extremis, est mort, mais que ce n’est pas le cas de Dieu lui-même : sa colère s’élève à l’intérieur de la foi.

Il composa ainsi une pièce de théâtre, ‘*Le procès de Shamgorod*’, où un homme exige «*un procès de Dieu [...] pour ce qu’il a fait à [s]a famille, à [s]a communauté, à tous ces juifs*» qui viennent d’être massacrés dans un pogrom, pièce dans la préface de laquelle il raconta ce souvenir (qui ne figure pas dans ‘*La nuit*’) : «*Au royaume de la nuit, j’avais assisté à un procès bien étrange. Trois rabbins érudits et pieux avaient décidé un soir d’hiver de juger Dieu du massacre de ses enfants. Je me souviens : j’étais là et j’avais envie de pleurer. Seulement là-bas personne ne pleurait.*» Le procès dura plusieurs soirs. Des témoins furent entendus, des preuves furent réunies, des conclusions furent tirées, qui toutes aboutirent finalement à un verdict unanime : le Seigneur tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, fut trouvé coupable de crimes contre la création et l’humanité. Mais, après une «*infinité de silence*», le maître talmudique leva ses yeux vers le ciel, et déclara : «*C’est l’heure des prières du soir.*», et les membres du tribunal récitèrent ‘*Maariv*’, retour final au rite qui semble l’aveu d’une impossibilité de se soustraire à l’habitude, à la tradition, aux dépens de la réflexion, de l’intelligence.

Élie Wiesel écrivit encore, dans ‘*Tous les fleuves vont à la mer*’ : «*La souffrance et la mort des enfants innocents ne peuvent que mettre en question la volonté divine. Et susciter la colère et la*

*révolte des hommes. [...] Les questions que je m'étais autrefois posées à propos du silence de Dieu, elles demeurent ouvertes [...] Je maintiens que la mort de six millions d'êtres humains pose une question à laquelle aucune réponse ne sera jamais apportée.»* Mais il ajouta une protestation : *«Un passage de "La nuit" - la pendaison du petit garçon juif - a prêté à une interprétation quasi blasphématoire. Les théoriciens de la "mort de Dieu" ont fait abusivement référence à mes propos pour justifier leur refus de la foi. Or, si Nietzsche pouvait crier au vieillard de la forêt que "Dieu est mort", le juif en moi ne le peut pas. Je n'ai jamais renié ma foi en Dieu. Je me suis élevé contre Sa justice, j'ai protesté contre Son silence, parfois contre Son absence, mais ma colère s'élevait à l'intérieur de la foi, non au dehors.»*

Ainsi, pour lui, l'existence de Dieu ne doit pas être remise en question après Auschwitz, mais le concept de sa toute-puissance doit être abandonné, les humains doivent accepter un Dieu faible en devenir et en souffrance, un Dieu qui s'est dépouillé de sa divinité, seule hypothèse alternative acceptable à celle d'un Dieu tout-puissant, qui a donc voulu ou permis l'extermination des juifs. Cette acrobatie gymnastique intellectuelle, véritablement sophistique, est assez étonnante.

### Le Mal toujours présent :

Si la lecture de *"La nuit"* s'avère essentielle parce que le livre montre bien que l'Holocauste a été une catastrophe, un événement cataclysmique dans l'Histoire, qu'on y a violé de nombreux droits, qu'on y a refusé, en particulier aux juifs, la qualité d'êtres humains, il indique aussi et surtout que le Mal est inhérent à la nature humaine, et que sont nécessaires pour le combattre courage et force morale.

Or, depuis 1956, date de la première parution du livre, tandis que beaucoup de dirigeants nazis restaient impunis pour leurs actions, racisme et antisémitisme, génocides et extrémismes ont resurgi plus vigoureux encore et toujours plus amers dans nos vies quotidiennes amnésiques. Il faut rappeler cette évidence insupportable : l'impossible ayant eu lieu, personne ne peut être assuré qu'il ait pris fin, nul ne peut être certain qu'il ne recommencera pas. Déjà Bertolt Brecht avait mis en garde à la fin de sa pièce *"La résistant ascension d'Arturo U"* :

*«Voilà ce qui a failli dominer une fois le monde.*

*Les peuples ont fini par en avoir raison.*

*Mais nul ne doit chanter victoire hors de saison :*

*Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la chose immonde.»*

Et Jean Cayrol le disait encore, à la fin du film documentaire *"Nuit et brouillard"* d'Alain Resnais, sorti en 1955, qui traite de la déportation et des camps de concentration nazis : *«Il y a nous [...] qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin.»*

Et depuis la Shoah d'autres génocides se sont produits, au Biafra, au Cambodge, au Rwanda, au Darfour, contre lesquels d'ailleurs Élie Wiesel protesta.

### Le devoir de mémoire :

Si *"La nuit"* montre la complexité de la mémoire, si l'histoire même de sa rédaction révèle combien de facteurs entrent en jeu dans la création de Mémoires car les faits peuvent être plus étranges que la fiction, la vérité dans la littérature ne se confondant pas toujours avec la vérité dans la vie, le livre réaffirma en un leitmotiv, contre la dénaturation de la conscience humaine à laquelle oeuvrèrent les camps nazis, le devoir de mémoire du survivant devenu écrivain. Il combattit l'oubli de cette *«nuit»*, car l'oubli entraînerait sa propre destruction : il signifierait une deuxième mort pour les victimes sans sépultures, car seuls les mots peuvent ranimer des milliers de communautés détruites. Oublier serait également une autre victoire de l'ennemi qui répétait : *«Même si tu survivs, même si tu racontes, nul ne te croirait.»*, comme le rappela Élie Wiesel dans *"Silences et mémoires d'hommes"*. En exterminant le peuple juif, les nazis essayèrent d'éteindre et de réduire au silence sa mémoire.

Pour Élie Wiesel, parler, raconter, écrire fut une victoire de l'esprit sur le corps, une victoire sur l'ennemi, un acte de résistance et de restitution du moi, prouvant que l'homme et sa mémoire n'avaient pas succombé à l'univers déshumanisant des *«camps de la mort»*. Cela lui permit

également d'exorciser sa propre envie de tuer, de sombrer dans la folie ou le suicide, car il expérimenta ces solutions par l'écriture. Témoigner est avant tout une affirmation de la vie et surtout de la survie : déposer permet à la victime d'opposer à son moi passé (à son moi mort) son moi de survivant, et de confronter l'un à l'autre, en liant le passé et le présent par le témoignage. Cette obligation de se souvenir du Mal commis et de témoigner contre lui nous concerne tous.

## Destinée de l'oeuvre

'*La nuit*', peut-être grâce à la préface de François Mauriac, fit connaître l'Holocauste aux chrétiens, ce qui aurait très bien pu ne pas arriver. Élie Wiesel doit en être en grande partie crédité, même s'il adapta le livre pour qu'il offense les chrétiens le moins possible.

Même si le livre fut présenté comme le premier cri émanant de l'abîme après la guerre, il ne se vendit qu'à quelques exemplaires.

En 1960, Marion, la femme d'Élie Wiesel, en fit une traduction en anglais, sous le titre : "*Night*". Mais il fut difficile aussi de trouver un éditeur américain. L'auteur commenta : «*Pour les uns, l'ouvrage est trop mince (le lectorat américain semble raffoler des gros volumes) et trop déprimant pour les autres (le lectorat américain semble préférer les livres optimistes) ; ou bien il traite d'un sujet trop connu, à moins qu'il ne le soit pas assez.*» ('*Tous les fleuves vont à la mer*'). Cependant, en 1960, Arthur Wang, de "Hill & Wang", qui croyait «*encore en la chose littéraire comme d'autres croient en Dieu*» ('*Tous les fleuves vont à la mer*'), accepta de payer un acompte de cent dollars pro forma, et publia le livre aux États-Unis en septembre de la même année, à trois mille exemplaires. Il fallut trois ans pour les écouler. Mais le livre suscita l'intérêt des critiques, ce qui mena à des interviews télévisées d'Élie Wiesel, et à des rencontres avec d'autres grandes figures littéraires comme Saul Bellow. '*La nuit*' devint le récit classique de cette catastrophe fracassante et définitive de notre temps que fut l'Holocauste, aux côtés de '*Si c'est un homme*' de Primo Levi et du "*Journal*" d'Anne Frank.

En 1996, dans le premier tome de ses Mémoires : '*Tous les fleuves vont à la mer*', Élie Wiesel revint sur les événements qu'il vécut pendant la Seconde Guerre mondiale, ainsi que sur le processus d'écriture de '*La nuit*', indiquant les différences entre ce texte et '*Un di velt hot geshvign*'. Interrogé plus tard sur cette question, il concéda que des différences existent, mais nia la moindre intention derrière elles, attribuant les divergences au fait que «*le yiddish est différent [du français]*», et qu'il avait «*abrégré, abrégré, abrégré*» le manuscrit pour le publier en français. «*L'abrégement s'est fait dans un souci de concision, et non d'atténuation de la colère*», dit-il, tout en reconnaissant que «*si le livre avait été plus violent, il aurait touché plus de monde, puisqu'à cette époque la littérature violente était à la mode.*»

En janvier 2006, parut, aux États-Unis, une nouvelle traduction, faite par Marion Wiesel à partir du texte original en yiddish, avec une préface d'Élie Wiesel, où il évoqua l'impossibilité de témoigner sur une chose qui se dérobe à une parole «*trahie, corrompue, pervertie par l'ennemi*». Mais il ajouta que, s'il est «*difficile sinon impossible de parler*», «*il est interdit de se taire*». Enfin, il affirma que, s'il peut ignorer «*la réponse à Auschwitz*», il sait «*qu'il y a une "réponse" dans la responsabilité.*» Le 16 janvier 2006, l'animatrice de la télévision américaine Oprah Winfrey, la journaliste la plus puissante des États-Unis, choisit le «roman» pour son «book club», polarisant ainsi l'attention d'un énorme public qui savait encore peu de chose ou rien du tout de l'Holocauste. Cela survint à un moment délicat pour le genre des Mémoires, puisqu'il avait été démontré que James Frey, précédemment choisi par Oprah Winfrey, avait en partie forgé son autobiographie, '*A million little pieces*'. Dans cette situation, choisir '*La nuit*' était un geste osé, peut-être dans le but de restaurer le crédibilité de son «book club» avec un livre considéré comme au-delà de la critique. Au grand étonnement de l'auteur («*Ça tient du miracle !*»), furent en quelques mois vendus deux millions d'exemplaires de son livre. Oprah Winfrey eut encore plusieurs émissions avec lui, incluant une visite filmée à Auschwitz. Cette odyssée éducative ouvrit la voie à plus de compréhension entre chrétiens et juifs. Un million d'exemplaires supplémentaires à couverture souple et cent cinquante mille à couverture cartonnée furent imprimés, avec l'estampille «Oprah's Book Club». Ils comportaient une nouvelle traduction, réalisée par Stella Rodway et une nouvelle préface d'Élie Wiesel. Au 13 février 2006, "*Night*" figurait en tête de la liste établie par le "The New York Times" dans la catégorie «paperback non-fiction».

En mars 2006, de par le monde, le livre étant traduit en trente langues, six millions d'exemplaires en avaient été vendus.

En janvier 2007, les "Éditions de Minuit" publièrent en livre de poche (collection "Double") une nouvelle édition, avec une préface d'Élie Wiesel qui commence par ces mots : «*Si de ma vie je n'avais eu à écrire qu'un seul livre, ce serait celui-ci.*»

Il révéla : «*À présent, je reçois cent lettres par mois venant d'enfants à propos du livre. Et il y a beaucoup, beaucoup d'exemplaires sous presse.*»

"*La nuit*" fut le véritable début de l'œuvre de Wiesel, suggéra les thèmes qui allaient animer ses écrits postérieurs, ceux de la mémoire, du silence et de l'impuissance des mots.

L'histoire du petit garçon de treize ans qui doit être pendu parce qu'il a volé de la soupe dans le camp inspira à Marguerite Duras la deuxième Aurélia de son "*Aurélia Steiner*" (1979).

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)